

Correspondance du Capitaine Duvoisin

(S U I T E ⁽¹⁾)

158. (A M. Vinson. Sans date.)

Monsieur, combien il est difficile de donner l'intelligence du verbe basque, quand les langues ne possèdent plus qu'un rudiment de verbe. Une sorte d'impuissance sépare l'un de l'autre celui qui explique et celui qui cherche à comprendre.

Notez un fait frappant: dans une phrase tirée d'une de nos langues modernes, vous trouverez plusieurs mots qualifiés verbes; examinez la même phrase en basque, ces prétendus verbes ne sont que des noms, et vous ne voyez qu'un seul verbe, sur lequel pivote toute l'idée; une phrase contient plusieurs idées, alors il y a plusieurs verbes.

Je prends le premier verset de *l'Imitation de J.-C.* (traduction de Chourio). *Niri darraitana ez dabila ilhumbean, dio Jesu Christoc.* Il y a là deux idées, exprimées par *marche* et *dit*. Le basque emploiera donc deux fois le verbe; mais *celui qui me suit* sera rendu par un nom, signifiant *le suivant à moi*. La seconde phrase du verset qui compte six lignes ne contient que deux idées: l'enseignement du Sauveur, et notre désir d'être éclairé; aussi le basque n'emploie-t-il que deux verbes, *darocu* et *badugu*. Les deux phrases basques, mises mot pour mot en français, fournissent treize verbes à l'analyse. Ce seul exemple montre la distance qui sépare notre vieil idiome des langues de formation postérieure...

Vous me parlez de Liçarrague. Cet auteur est censé avoir écrit en labourdin, parce que ce dialecte domine dans son livre; mais non sans un mélange de souletin et peut-être même d'autre dialecte.

De la phrase citée de Liçarrague, ce n'est pas ici qu'il faut chercher l'explication des formes: *citanean ciecen, luençat*. La première

(1) XIX, 58, 280, 425, 449.—XX, 152.

appartient à la forme *zezan*, remarquée par tout le monde; la seconde est navarro-souletine; pour ce qui est de *luençat*, et j'en dirai autant de *lerin* que vous prenez dans Oihenart, il faudrait les tableaux du prince Louis-Lucien pour savoir si ces formes existent de nos jours. Oihenart a pris ses Proverbes dans tous les cantons du Pays Basque.

La consonnance entre *nathorren* et *ethortzen naizen* vous met en mauvaise voie. Il n'y a aucune consonnance entre *nathor* et *ethortzen naiz*. *Nathorren* devrait-il en avoir avec son correspondant *ethor nadin*? Vous ne verrez jamais cela entre le verbe proprement dit et le verbe syncopé. *Naizen* d'ailleurs n'est pas verbe; c'est l'indéfini du nom *naizena*, celui qui suis.

La théorie du verbe, dépourvu de radical, vous dépasse. Je n'en suis pas surpris, et cependant si vous vous en éloignez d'un pas, vous perdez tous les fruits de vos travaux, vous renoncez à comprendre l'essence de la langue basque. Vous voudrez des preuves.

Quelle meilleure preuve que vous existez que votre propre présence? La matière est tangible à la main; ce qui est du domaine intellectuel est tangible à l'esprit. Sans soupçonner la particularité du basque, les grammairiens ont deviné l'existence primordiale du verbe unique, par le moyen de la logique. Cette vérité se trouve consignée jusque dans des grammaires élémentaires. En dehors du verbe unique, vous ne pourrez fournir aucune théorie de la langue basque.

Son verbe est esprit; il prend instantanément une forme et il est tout entier dans cette forme, comme il passera tout entier dans une autre forme, pour manifester une pensée autre que la première.

Faut-il s'en étonner? Eh! non; pourrait-on comprendre différemment l'existence du verbe unique, constatée par les grammairiens? quelle autre théorie en donnerait l'intelligence? Un tel verbe ne saurait avoir de radical, cela tombe sous le sens; avec un radical il cesserait d'être esprit, et devenu matière, il cesserait d'être unique. Le basque n'a pas donné dans cette corruption.

De là son Dictionnaire, où il n'y a et ne peut y avoir que des noms. Les noms sont la matière que le verbe, l'esprit, vient animer.

J'en reviens à mes prémisses: impossible d'expliquer une langue spiritualiste par analogies avec des langues qui ont rendu multiple le verbe et l'ont matérialisé. Que si vous rejetiez le verbe, tel que les plus profondes recherches l'ont démontré, de conséquence en conséquence vous tomberiez forcément à cette conclusion à savoir

que la langue basque n'existe pas. *E pur si muove*, vous dirai-je avec Galilée.

159. (Au R. P. Arana. 23 septembre 1871.)

J'ai reçu, par l'entremise de M. d'Abbadie de l'Institut, un exemplaire de *Vidas de alguno claros varones Guipuscoanos de la Compañía de Jesús*. Je vous suis très reconnaissant de votre gracieux envoi et je saisis cette occasion de vous féliciter d'avoir entrepris ce travail, aussi utile et intéressant que patriotique. Puissiez-vous trouver beaucoup d'imitateurs!

Les Basques d'Espagne comptent un grand nombre d'hommes, qui ont illustré leurs noms, les uns dans les sciences ou l'Eglise, d'autres dans les finances, l'administration, la guerre ou la marine; et c'est à peine si aujourd'hui on rencontre ces noms épars dans les livres. Il en serait bien autrement si des esprits judicieux, suivant la voie que vous ouvrez, s'attachaient à écrire des monographies, dont l'ensemble formerait une galerie, où les gloires du pays iraient se ranger sous les yeux de la jeunesse.

Ce serait là une œuvre éminemment morale, bien propre à inspirer des vocations dans un siècle malheureux, qui ne présente à nos enfants que l'appât des jouissances matérielles. Combien de jeunes gens, en voyant le nom d'un ancêtre ou d'un compatriote briller dans ce panthéon d'illustrations, ne sentiraient-ils pas remuer leur âme par un secret désir de les imiter, et qui peut dire le fruit que produirait ce premier germe dans des cœurs généreux?

Pour moi, dont les préférences allaient à des études de ce genre, j'ai été poussé par les circonstances dans une voie différente, et n'ai point acquis votre mérite. La plupart de mes travaux sont perdus pour moi.

Toutefois, j'ai sous la main deux opuscules, que je m'empresse de vous offrir, et qu'à cet effet je remets à la poste...

160. (Au prince Louis-Lucien. 23 septembre 1871.)

J'ai donc eu la vive satisfaction d'apprendre de vous-même que vous vous portez assez bien pour continuer vos études chéries et V. A. veut bien nous rendre deux fois heureux, en nous destinant quelques-uns de ses travaux...

Moi-même, avec une santé troublée, je ne fais plus rien; le dégoût nous a tous gagnés, car je ne vois pas que les autres fassent plus que moi; il n'y a que M. Vinson qui cherche plus ou moins, et, je crains, sans trouver. Il en est encore à ne pas comprendre que *nathor*

est composé de *ethortzen naiz*, et il ne peut admettre le Verbe de l'abbé Inchauspe, le verbe unique...

Vous nous promettez, Monseigneur, un voyage dans les provinces basques; mais, Dieu! que vous prenez carrière de loin...

P. S. Je mets à la poste le livre de cuisine basque.

161. (Au Comte Grandchamps, à Pau. 7 octobre 1871.)

Absent de Bayonne depuis un an, c'est tardivement que j'ai appris la reconstitution de la *Société des Sciences, Lettres et Arts* de Pau, dont j'étais l'un des membres fondateurs. Elle ne pouvait qu'être utile au pays et c'est avec regret que je la vis se dissoudre.

Puisque vous avez eu, Monsieur, la bonne pensée de la réorganiser, j'adhère volontiers à la proposition de rentrer dans les rangs des membres qui vous donnent leur concours...

162. (Au prince Louis-Lucien. Mars 1, 1872.)

V. A. est peut-être surprise de n'avoir pas encore reçu l'Almanach basque de l'année courante. Je comptais vous l'adresser avec le nouvel *Exercicio izpirituala* (selon le rite romain). Cette édition diffère de l'ancienne. Je n'en ai trouvé que des exemplaires pitoyablement reliés; mais l'éditeur Anabitarte m'avait promis un exemplaire en feuilles.

N'étant pas là pour le harceler sans cesse, je n'ai encore rien pu obtenir. Je me décide à vous envoyer l'Almanach avec trois exemplaires de la circulaire électorale du marquis de Noailles.

M^{me} Lamagnère assure qu'elle n'a rien imprimé en basque, après les deux petits livres guipuscoans qu'elle a envoyés à V. A. il y a déjà longtemps et plus tard une prière pour les gardes-mobiles, qu'elle a également envoyée.

M^{me} Lamagnère proteste qu'aujourd'hui moins que jamais elle ne se permettrait point un manque de procédé envers V. A.

Voici comment elle explique le mécompte de M. d'Abbadie. Quand elle a imprimé les chansons éditées avec musique par M. Salaberry, et le Dictionnaire basque de Fabre, elle a engagé ces Messieurs à faire tirer quelques exemplaires sur velin, et même, pour M. d'Abbadie, un exemplaire sur gros papier jaunâtre, parce qu'elle croit que la chose lui est agréable. Or, M. Fabre seul, paraît-il, a envoyé son livre à M. d'Abbadie, et les exemplaires des chansons attendent en magasin. De là un malentendu qu'un mouvement de vivacité a empêché d'éclaircir.

163. (A M. Antoine d'Abbadie. Mars 1872.)

Je regrette infiniment de ne m'être pas trouvé à Bayonne à

vosre récent passage dans cette ville. Je le regrette d'autant plus que vos avis ne m'auraient pas été inutiles pour obtenir de bons résultats d'un dessein que je nourris depuis longtemps, celui de faire quelques recherches sur le Labourd et la Soule, dans les Archives de Bordeaux. Je voudrais consacrer plusieurs mois à ces investigations.

Avant de partir, je me propose de venir prendre vos conseils.

Je ne sais si vous avez connaissance des publications faites en 1870 et 1871 par M. Phillips, conseiller aulique à Vienne, et relatives à la langue basque, aux médailles ibériques, etc. Ce sont huit brochures in-8.° qui ont paru à Wien aus der K. K. Hof- und Staatsdruckerei. J'ai pensé que ce renseignement vous serait agréable, si vous ne l'avez pas déjà obtenu par ailleurs.

1.° Eine Baskische sprachprobe nebst einteilung und commentar. 1870. 36 pages.

2.° Uber das Baskische alphabet. 1870. 44 p.

3.° Uber das iberische alphabet. 1870. 74 p.

4.° Der einwanderung der Iberer in die Pyrenäische halbinsel. 1870. 46 p.

5.° Uber eine in der nähe von Castellon gefundene iberische inschrift. 1871. 10 p.

6.° Uber den iberischen stamm der indiketen und seine nachbarn. 1871. 46 p.

7.° Prüfung der iberischen ursprunges einzelner stammes und stadenamen im südlichen Gallien. 1871. 68 p.

8.° Uber das lateinische und romanische element in der baskischen sprache. 1871. 22 p.

L'auteur, d'origine anglaise, est un ardent catholique et de plus un savant qui se tient au courant des publications qui nous intéressent.

P. S. Vous avez reçu, je présume, ou vous ne tarderez pas à recevoir huit publications du prince Louis-Lucien. Il paraît que la santé de S. A. est meilleure que par le passé.

164. (A. M. Phillips, conseiller aulique à Vienne. 28 mars 1872.)

Monsieur, je ne puis vous dire combien je suis heureux de revoir encore votre chère écriture, après en avoir été si longtemps privé. Je n'ai nullement reçu la lettre dont vous m'entretenez.

Mais, avant de vous parler d'autre chose, je veux vous rassurer sur la question de vos Discours.

M. Jung Treuttel m'en annonça l'envoi le 9 janvier dernier. J'attendis longtemps; rien ne vint et je l'écrivis au commissionnaire.

Il les avait remis à une messagerie parisienne... Je viens d'entrer en possession de votre envoi, dont je vous remercie mille fois...

165. (Au prince Louis-Lucien. 19 juin 1872.)

Je remettais de jour en jour d'écrire à V. A. dans l'espoir d'obtenir en feuilles trois ouvrages qui ont paru ici. L'un est un travail nouveau, dû à la plume de M. l'abbé Jaurrette, auteur de plusieurs petits livres que vous possédez déjà; les deux autres sont des réimpressions auxquelles on a ajouté quelque chose. Enfin, on termine une nouvelle édition de l'ancienne *Imitation de J.-C.*, sans autre changement que quelques mots, pris par-ci par-là. Cette réimpression a été commencée il y a 3 ou 4 ans.

Je vous assure, Monseigneur, qu'il faut énormément de patience avec nos imprimeurs et libraires. Ils ne gardent aucune mémoire des recommandations les plus pressantes. Quant à l'un d'eux, le sieur Lasserre, il y met, je crois, au moins autant de mauvaise volonté que de défaut de mémoire. Voyant bien qu'il est inutile d'attendre de lui la complaisance de retirer de son paquet d'impressions un exemplaire du *Mois de St. Joseph*, je prends le parti de vous envoyer ce petit livre, tout mal relié qu'il soit. Quant aux trois autres, j'espère encore et j'attendrai jusqu'à mon retour d'un voyage que je vais faire dans le Midi...

166. (Au même. 8 septembre 1872.)

... M. l'abbé Inchauspe m'avait bien exactement remis vos inappréciables travaux sur le verbe basque, avec les spécimens de divers dialectes qui leur servent d'appui. Je m'empressai alors de féliciter V. A. de son beau succès, et je suis tout surpris que vous l'ayez ignoré...

On me propose un travail. Il s'agit d'une traduction. V. A. aurait bien de la peine à deviner laquelle: Don Quichotte! Des admirateurs espagnols de Cervantès ont eu cette singulière idée. Ils font en ce moment imprimer un prospectus avec ceux chapitres en basque; je ne sais qui les a traduits. J'enverrai ce prospectus à V. A. dès qu'il aura vu le jour.

Quant à présent, je mets à la poste, sous bande, une nouvelle édition du petit *Exercicio*, à laquelle on a ajouté un supplément de 32 pages. Elle est datée de 1869, et je n'ai pas réussi bien vite à obtenir un exemplaire en feuilles. L'éditeur me fait espérer la même complaisance pour le grand *Exercicio*.

167. (Au même. 11 octobre 1872.)

... Je doute, Monseigneur, que Don Quichotte soit jamais traduit

en basque. Tout compte fait, je crois que cela coûterait 10.000^f, et deux ans au moins seraient nécessaires pour la traduction et l'impression. C'est un colonel espagnol, dont je ne connais pas le nom, qui voudrait cette traduction. Il a fait demander en outre des Grammaires, Dictionnaires, une Bible basque, etc.

Il se présente toujours quelque nouvel amateur de langue basque. Hier, c'était M. Pécol, secrétaire d'ambassade, qui me demandait une Bible basque: Je n'ai pu satisfaire à ces demandes.

Autre nouvelle. M^{me} Lamaignère terminera prochainement l'impression d'un ouvrage sur la Grammaire basque, par M. Gèze, de Toulouse. M. l'abbé Inchauspe, qui a eu connaissance de ce travail, aurait dit à M^{me} Lamaignère que l'œuvre de M. Gèze servira à l'avancement de la science sur cette matière. Je n'en sais pas davantage, n'ayant pu voir M. Inchauspe depuis ce moment.

Ce n'est point un prospectus, mais simplement un fragment du 42^e chap. de la 2^{ème} partie de Don Quichotte qui a été imprimé à une quinzaine d'exemplaires, par ordre du colonel espagnol. Qu'il en soit gardé un exemplaire pour M. d'Abbadie, et j'en jette un autre à la poste, à votre adresse.

Je joins à ma lettre la note que M^{me} Lamaignère m'a remise comme le désirait V. A. Quant aux opuscules dont je vous ai fait l'envoi, veuillez les agréer comme un faible témoignage de ma profonde gratitude.

168. (Au même. Janvier 1873.)

Quand une douleur sans pareille vient de frapper V. A., moi, quoique le moindre de vos serviteurs, je ne sais et ne veux m'empêcher de prendre une part dans votre affliction...

169. (Au même. 15 février 1873.)

...Je vous remercie infiniment, Monseigneur, de votre excellente lettre du 12; les sentiments qu'elle exprime viennent me réveiller et secouer ma torpeur.

Avant de vous répondre, j'ai fait le tour des librairies à la recherche de quelque nouveauté. Je n'y ai rien trouvé. M^{me} Lamaignère me recommande de la rappeler au souvenir de V. A. et de vous transmettre ses hommages pleins de respect et de dévouement.

Un jeune touriste qui nous quitte pour aller en Suisse, m'a demandé votre adresse. M. de Malijay a visité notre pays, il s'est épris d'un bel amour pour les Basques et pour leur langue. Il s'est procuré à Saint-Jean-de-Luz un médaillon découvert sur la grève de la mer, et il a voulu vous en faire hommage. Combien il est à regretter que

cette belle pièce soit entièrement fruste à son revers. A moins qu'elle ne soit cataloguée dans quelque recueil de numismatique, on n'en connaîtra jamais la signification, et cependant on ne peut supposer qu'elle ait été frappée autrement que pour rappeler un événement signalé. Un orfèvre de Bayonne prétend qu'elle contient 20^fd'argent. Il se trompe, je présume; il me paraît que la médaille est de bronze, cuivre et zinc et que l'or ou l'argent qui s'y trouve est en petite quantité et n'y a pas été mis à dessein.

Les questions de linguistique basque et beaucoup d'autres vont être prochainement agitées au Congrès scientifique de France, qui va tenir sa 39^e session à Pau. Je me propose d'écrire à cette occasion une note sur les désinences basques, qui forment les substantifs composés.

Je désirerais vivement que V. A. voulût bien envoyer quelque chose au Congrès. J'y ferai connaître au moins vos publications, si importantes, sur le basque et sur les autres langues. S'il ne vous convient pas de le faire personnellement, vous savez, Monseigneur, que je me tiens de grand cœur à votre disposition et j'ajouterai à ma note tout ce qui vous conviendra.

Personne au monde n'a autant sacrifié que V. A. à la philologie, et pour que vos travaux et vos sacrifices portent leurs fruits, il importerait que la connaissance en soit répandue par les bulletins du Congrès, qui sont lus par toute l'Europe savante.

Les Basques viennent de perdre un ami dans M. Georges Phillips, conseiller aulique à Vienne, auteur de huit mémoires sur divers sujets qui nous touchent. Je ne sais quelle estime on fait de ces écrits.

170. (A M. Raymond. 31 mars 1873.)

Fatigué par une indisposition, je termine à la hâte un aperçu sur la langue basque, que je voulais présenter au Congrès scientifique. Je vous serais très obligé de remettre de ma part au Congrès le manuscrit que j'ai l'honneur de vous adresser, ainsi que les catalogues des publications du prince Louis-Lucien Bonaparte.

J'en possédais deux exemplaires, et je présume que plusieurs membres du Congrès les verront avec plaisir.

171. (Au prince Louis-Lucien. 1^{er} juillet 1873.)

J'ai longtemps et vainement attendu les publications du Congrès scientifique pour écrire à V. A. Au temps de la session tenue à Pau, j'étais malade; et comme je présumais qu'aucun Basque n'y traiterait pas de notre vieille langue, j'ai essayé, malgré la fièvre, d'écrire

quelques remarques sur la formation des mots. Mon état ne permettait pas que ce travail pût être ni complet, ni bien digéré, et néanmoins je l'ai envoyé au dernier moment.

Sans en faire un double, je me suis borné à transcrire la partie relative à vos publications. Ce morceau a paru dans le *Courrier*. Il paraît qu'à l'imprimerie on a omis de vous adresser le numéro qui le renferme. C'est pourquoi je vous en fais l'envoi tardif.

Au retour du Congrès, M. d'Abbadie m'a dit que mon écrit serait imprimé. Je n'en ai rien su depuis lors. Le laisserait-on de côté, comme l'aurait désiré M. Vinson? Mon regret serait des plus légers. Le Bulletin du Congrès constate que la session ne s'est pas tenue dans les Basses-Pyrénées, sans qu'un Basque ait parlé de sa langue; mon amour propre national est satisfait.

M. Vinson a été, m'assure-t-on, impitoyable sur le compte de tous ceux qui ont écrit avant lui quelque chose de relatif au basque. Je ne connais pas ses découvertes, mais il me sera donné de goûter un *Guide de la conversation*, qu'il vient de publier ici. En a-t-il envoyé un exemplaire à V. A.? Si non, je me hâterai d'y suppléer.

A la fin de ce petit livre, je remarque le titre d'un volume plus petit encore: *Perlasco colier bat*, in-32. Ayez la bonté de me dire s'il se trouve dans votre bibliothèque.

172. (Au même. 29 août 1873.)

Il y a à Bayonne un petit journal républicain, portant le nom *d'Impartial*. Avant même que j'en aie connu l'existence (il a paru pendant que j'étais à la campagne), M. Vinson y a écrit plusieurs articles sur les anciens chants cantabres, dont on conteste l'authenticité. Je me suis procuré les deux numéros où la discussion prend fin et les mets à la poste.

Quant aux autres, impossible de les avoir, personne ne les a gardés; l'imprimeur lui-même n'a que le seul exemplaire de sa collection et je n'ai pu le voir; il est chez le relieur. J'espère que, s'il ne m'est pas donné de vous le procurer, je vous dirai du moins dans quelques jours ce qui s'y trouve.

J'ai envoyé à M. de Charencey la critique du *Guide de la conversation basque*, en le priant de l'insérer dans les Actes de la Société philologique, dont il dirige la publication. Faire connaître aux linguistes la valeur réelle ou pour mieux dire l'absence de valeur des opinions de M. Vinson touchant notre langue, empêcher la science de s'égarer dans les conceptions erronées d'un amateur, tel a été mon but. Pour l'atteindre, plus sûrement, je désirerais que M. Franck

ou tout autre libraire fit augmenter le tirage ordinaire du numéro des Actes, qui contiendra ma critique, pour vendre à son profit les exemplaires qu'il ferait tirer. J'ai écrit dans ce sens à M. de Charencey...

173. (A M. de Charencey. 30 août 1873.)

L'unique raison d'être de mon examen du livre de M. Vinson est la nécessité de réduire à leur juste valeur les appréciations erronées que l'auteur répand en toute occasion et partout sur la langue basque. Il paraît qu'il s'est livré sans retenue à cet exercice pendant la dernière session du Congrès scientifique à Pau.

Les principes grammaticaux qu'il imagine ne sont propres qu'à fausser les idées et à égarer la science. Je me suis attaché à le prouver. Dans ce travail, les arguments sont tout; la forme est peu de chose. Ainsi, Monsieur, vous pouvez la changer.

Je doute fort que M. Hovelacque, dont la Revue, suivant le frontispice, s'était du concours de MM. Picot et Vinson, s'accommode de la critique que je fais de ce dernier. Au reste, si la publication en éprouve trop de difficulté à Paris, je vous serai très-obligé de me la renvoyer.

174. (Au prince Louis-Lucien. 21 janvier 1874.)

... Je ne terminerai pas, Mgr, sans vous parler de ce qui intéresse vos études. M. Cazals, imprimeur-libraire à Bayonne, a réédité les poésies d'Etchepare, selon l'exemplaire unique de Paris. Il s'est attaché à reproduire l'original dans sa parfaite intégrité.

L'idée est excellente; seulement, il eût mieux valu accompagner la nouvelle édition de quelques éclaircissements. Elle est tirée sur papier de Hollande, à 10^l exemplaire, à 200 exemplaires numérotés et, sur papier blanc ordinaire (prix, 4^l), à 200 autres exemplaires, je crois.

Les Proverbes basques de Voltaire ont été réimprimés en même temps. Je ne vous envoie pas ces deux ouvrages, parce que M. Cazals se propose d'en faire hommage à V. A.

Ma dernière indication (ce ne sera peut-être pas une nouvelle pour vous), touche la publication d'un Dictionnaire basque par M. Van Eys. Cet ouvrage, que je ne connais pas encore, se trouve à Londres, chez Williams et Norgate, 14 Henrietta Street, Covent Garden.

175. (A M. de Charencey. 19 février 1874.)

Je n'ai point reçu le travail de M. Halévy dont me parle votre

lettre du 17; je vous serai très obligé de vouloir bien me l'envoyer.

Quant à *l'Examen* du petit livre de M. Vinson, ce que je souhaite, c'est qu'il serve à empêcher les philologues de prendre au sérieux des élucubrations pleines d'erreurs de toutes sortes. Je voudrais distribuer une vingtaine d'exemplaires de cet opuscule aux personnes des deux côtés de la frontière qui s'intéressent à leur langue nationale. Dès que je connaîtrai les frais de ce surcroît de tirage, je m'empresserai, pour le couvrir, de vous adresser un mandat sur la poste.

176. (Au prince Louis-Lucien. 15 juin 1874.)

Je remets à la poste pour V. A. la critique du *Guide de la conversation basque*. Ecrite quand parut l'opuscule, elle n'a pu être imprimée jusqu'à présent. Mon but était de rendre l'auteur plus circonspect, et il est manqué à cause de ce grand retard.

M. Vinson n'a cessé, paraît-il, de s'occuper du basque, et il a prononcé un ou plusieurs discours, je ne sais, devant une société littéraire qui s'est formée ici. Pour moi, je n'ai assisté à aucune séance.

177. (Au même. 6 juillet 1874.)

J'ai reçu en effet ma lettre et celle de M. Iza y Aguirre que je joins à la présente. Quant à la troisième lettre, elle doit être allée à St. Pétersbourg.

J'ai fait tirer à 25 exemplaires l'article que j'avais envoyé au Congrès scientifique, article bien insuffisant, sur la question de la formation des mots basques; mais je ne pouvais mieux faire alors, que la fièvre me fatiguait horriblement.... Je fais mettre à la poste, à votre adresse, un exemplaire de mon opuscule.

M. Chateaneuf, mon beau-frère, vient de me présenter un ouvrage publié par le bibliophile Jacob (Paris, Adolphe Delahays, rue Voltaire, 4, 1859), intitulé: *Recueil de farces, soties et Moralités du XV^e siècle*. C'est l'impression de nos plus vieilles comédies françaises.

Or, à la page 76, maître Pathelin parle une langue inconnue, que M. Chateaneuf croit être du basque, défiguré et rendu inintelligible par les copistes; car *Maistre Pierre Pathelin* est resté à l'état manuscrit durant plusieurs siècles.

Il voit dans ce texte de nombreuses syllabes basques, et il a raison en cela; mais d'autres syllabes ne le sont pas du tout, ce qui lui donne à penser que ce sont là des vers macaroniques, comme

on en connaît au pays basque. Quoi qu'il en soit, les syllabes basques abondent, mais les mots basques sont rares et si isolés que je ne leur trouve pas de sens suivi.

Je ne répugne pas à admettre que c'est là du basque, profondément altéré; je ne crois pas aux vers macaroniques; les syllabes qui nous sont étrangères sont moins nombreuses que les autres et proviennent plutôt du fait de l'altération que de toute autre cause.

Il est très possible que Rabelais, postérieur d'environ un siècle à l'auteur de Pathelin, ait puisé dans ce passage l'idée d'intercaler du basque dans son Pantagruel, où il n'en avait pas mis en premier lieu.

178. (Au même. 26 août 1874.)

Je n'ai pu, pour cause d'absence, répondre avant ce jour au désir de V. A. en vous envoyant le texte des vers de Maistre Pierre Pathelin, que l'on présume avoir appartenu originellement à la langue basque. Plusieurs mots sont restés purement basques, mais isolés les uns des autres, en sorte qu'il n'est pas possible de trouver le sens de la phrase.

Ce sont surtout les syllabes, dans des mots défigurés par la transcription répétée, qui sentent fortement notre idiome. Quant à ce qui a été dit sur la composition macaronique de ces vers, je n'y ai point cru et ma première impression ne s'est, pas modifiée.

M. d'Abbadie m'a remis hier un exemplaire du Dictionnaire de Van Eys. J'ai jeté un coup d'œil sur l'introduction dans laquelle l'auteur se glorifie, aux dépens de tout le monde. Il ne ménage personne, pas même V. A. Ce qu'il dit de moi, je le savais depuis longtemps. Mais, en vérité, je lui suis reconnaissant de ce qu'il a textuellement donné ma critique. Le langage indécent de M. Van Eys sur le compte de M. le chanoine Inchauspe fait penser qu'on doit l'attribuer à la haine du sectaire contre la robe du prêtre.

179. (Au R. P. Arana à Larbey-Lestage, par Mugron. 22 octobre 1874.)

J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre traduction en vers basques du Petit Office de la Conception Immaculée de la Ste. Vierge. Je vous remercie infiniment de votre gracieuseté et vous félicite de réaliser la pensée de répandre cette dévotion...

En ce moment même, je repasse la lecture des traductions guipuscoane et biscayenne de l'Apocalypse, faites par le très regretté P. Uriarte. Sa mort fut une grande perte pour notre langue basque, dont la grammaire est encore à faire. Le concours des divers dia-

lectes est souvent nécessaire pour éclairer l'économie du basque. On pouvait, pour toute sorte de question, s'adresser au P. Uriarte; il en aurait résolu heureusement un grand nombre, par la connaissance profonde qu'il possédait de plusieurs dialectes.

Il avait en outre des vertus qui maintenant le servent mieux que tout son savoir. Cœur angélique, vrai religieux, il est mort sans même que ses frères se soient aperçus, si ce n'est au dernier moment, que sa santé était sérieusement compromise, tant était grand chez lui le renoncement à soi-même, ce qui l'empêchait de rien dire de ce qu'il souffrait depuis longtemps.

Il a laissé une traduction manuscrite de toute la Bible. Ce travail appartient au prince Louis-Lucien Bonaparte. Ce grand ami de notre langue possède des exemplaires de presque tous les écrits basques imprimés, qui ont échappé aux ravages du temps, et il recueille avec soin ceux qui paraissent de nos jours.

Après sa collection, celle de M. Antoine d'Abbadie est la plus considérable qui existe.

Je me permettrai de vous prier de leur réserver un exemplaire de votre Petit Office.

Puisque vous souhaitez de savoir ce que j'ai publié sur le basque, je vous dirai qu'après la Bible, le reste se réduit à peu de chose. En 1840, j'ai donné à une Revue qui portait le titre *d'Album Pyrénéen* quatre articles traitant de la poésie des Basques, de leurs tragédies et de leurs comédies. En 1841 ou 1842, le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* publia mon Mémoire sur l'origine des Basques. Vers 1859, je traduisis en français et en labourdin les Dialogues d'Yturriaga. Le prince Louis-Lucien les fit paraître avec des traductions en souletin, guipuscoan et biscayen. Depuis lors, j'ai fait imprimer le *Liburu ederra* et les brochures que vous connaissez.

Le reste de mes écrits, comptes-rendus d'ouvrages divers et des Concours de poésie basque et autres qui ont paru dans divers journaux, peuvent être considérés comme perdus.

Ma traduction de *l'Imitation de J.-C.* est restée manuscrite, pour ne pas nuire à l'écoulement d'une réimpression de la traduction de Chourio, que je trouvai commencée. Aujourd'hui on me presse de publier un Dictionnaire dont j'avais réuni les principaux éléments avec des études grammaticales. Je ne sais si ma santé, assez ébranlée depuis un an, me laissera mettre ces difficiles travaux en état d'affronter la publicité; car, sortant de la main d'un Basque, ils devraient

être sérieux et servir la science, au contraire de ce que certains étrangers disent et font au sujet de notre basque.

Les moindres choses, faites sérieusement, ont leur importance. Ainsi, les ennemis de la Révélation ont prétendu que l'homme est le créateur du langage. Il en résulterait que les langues anciennes devraient se trouver plus informes que les modernes. Cependant, malgré les pertes évidentes qu'elles ont faites, elles gardent une supériorité incontestable.

Or, voici que, suivant les grammairiens, on doit, en remontant aux origines, retrouver l'unité de la conjugaison et l'unité de la déclinaison. De leur part, c'est une induction tirée de la logique, car ni le latin, ni le grec, ni le sanscrit, ni aucune ancienne langue littéraire ou barbare, ne leur démontre, dans la pratique, la vérité de cette théorie.

Mais le basque vient la retirer du domaine, de l'hypothèse et présente en fait cet idéal de perfection. D'où je conclus que nous aurions grand tort de traiter légèrement les questions grammaticales relatives à notre si vieil idiome.

P. S. Je ne sais si je vous ai adressé un exemplaire du *Laborantzako Liburua*, que je n'ai pas mentionné ci-dessus; veuillez bien me le faire connaître pour que, le cas échéant, je puisse réparer mon inadvertance.

180. (A M. Antoine d'Abbadie. 3 novembre 1574.)

M^{me} Lamaignère a imprimé un Manuel basque des confrères du Tiers Ordre de St. François. J'en ai obtenu trois exemplaires brochés, et je vous prie d'en vouloir bien agréer un, que je vous adresse, de peur qu'on ait oublié de vous en réserver.

Le Père Jésuite Arana a publié en 1872 un Petit Office de l'Immaculée Conception, en vers guipuscoans. Je l'ai prié de vous en envoyer un exemplaire. Peut-être l'a-t-il fait de lui-même. J'ai pensé qu'en tout cas ma demande ne peut être nuisible...

181. (Au prince Louis-Lucien. 3 novembre 1874.)

Voici qu'enfin il m'est donné de pouvoir adresser à V. A. le Manuel basque des Confrères du Tiers Ordre de St. François. J'espère que M^{me} Lamaignère m'aura devancé; cela ne m'arrête pas, attendu qu'abondance de bien ne nuit pas.

Dans l'intervalle, j'ai eu connaissance d'un opuscule du Père Jésuite Arana, le Petit Office de l'Immaculée Conception, en vers guipuscoans, imprimé à Rome en 1872. Peut-être avez-vous déjà

l'ouvrage; dans le doute, j'ai écrit à l'auteur d'en réserver un exemplaire pour V. A.

Dans quelques jours, je dois traverser toute la France, et même un peu au delà le détroit de la Manche, pour conduire mon fils au Collège catholique de St. Joseph, à Londres. Serez-vous assez bon, Mgr, de vouloir bien me permettre de venir vous présenter mes hommages? ce sera pour moi un grand bonheur de revoir V. A....

182. (A M. de Charencey. 24 décembre 1874.)

... L'opuscule dont je me suis fait un devoir de vous adresser un exemplaire est trop incomplet pour que vous en fassiez état. La fièvre me laissait peu de repos, lorsque j'ai écrit cet aperçu. Cependant la session du Congrès scientifique de France allait se clore à Pau, sans que personne fit mention de la plus grande merveille scientifique de la contrée, c'est à dire d'une langue datant de l'ère des patriarches et qui s'est mieux conservée, au point de vue de la grammaire, qu'aucune des langues anciennes.

J'étais hors d'état de faire un bon travail; je me suis borné à soulever un coin du voile qui couvre la question, si peu connue, de la formation des mots basques. Mon but était d'appeler l'attention des étymologistes sur les données scientifiques, à l'encontre des inspirations de l'imagination. Leur manière de procéder me satisfait peu.

Qu'un mot basque ait quelque rapport bien lointain de consonance ou de sens avec tel mot d'une langue ancienne ou moderne, aussitôt ces investigations nous attribuent un emprunt; ils font tomber certaines lettres, ils en font surgir d'autres; en sorte que ce qui nous semble disparate devient identique. En forçant la méthode, ils la faussent; et le basque, au sortir de leurs mains, figure une langue pourvue de grammaire et dépourvue de mots. La véritable science s'accommode mal de pareilles adresses. L'étude complète des formations dégagerait les racines et rendrait visibles tous. les ressorts de la composition. Voilà le bon terrain pour chercher les étymologies.

On a remarqué que beaucoup de mots se retrouvent dans des langues très-diverses. J'attribue la cause de ce fait aux migrations des peuples, qui ont marché, les uns par dessus les autres, à la recherche d'une patrie nouvelle. Pour les Basques, en particulier, y a-t-il quelque chose d'in vraisemblable à penser qu'ils ont peut-être été les premiers à traverser l'Europe jusqu'aux bords de l'Atlantique? L'histoire n'est pas contraire à cette hypothèse; elle fournit même des probabilités en sa faveur.

D'autres peuples ont marché sur leurs traces; n'ont-ils rien pris à la langue des hommes qu'ils culbutaient ou poussaient devant eux, et dont un très grand nombre se sont certainement confondus avec les envahisseurs? Les Basques, échappés à l'asservissement dans les montagnes et les forêts, à l'extrémité du vieux continent, ont des mots qui leur sont communs surtout avec le latin.

J'y remarque trois catégories: celle des mots qui ne tiennent rien des désinences latines, et que je crois absolument basques; celle des mots construits sur le génitif latin, qui sont des emprunts faits vers les premiers temps de notre ère; enfin celle des mots construits sur l'ablatif et transmis par l'intermédiaire des idiomes romans.

Toutes les questions que je viens de toucher s'enchaînent les unes dans les autres; il faudrait beaucoup de temps et d'étude pour les développer d'une manière convenable et en tirer les déductions logiques. Souhaitons qu'il vienne un bénédictin basque pour remplir cette tâche.

183. (Au prince Louis-Lucien. 30 décembre 1874.)

Si quelque chose plaît à mon cœur, c'est toujours l'occasion de présenter mes hommages respectueux à V. A. et d'exprimer mon parfait dévouement à votre personne. Voici encore un renouvellement d'année qui me permet cette satisfaction et j'en profite avec empressement. Après toutes les émotions des années passées, j'ai eu un jour heureux à Londres. Mais mon bonheur ne sera entier que le jour où je vous verrai ici, complétant tranquillement des travaux auxquels je crois attacher autant de prix que vous-même.

A mon retour d'Angleterre, je me suis rendu chez l'imprimeur-libraire Cazals. Il a réédité, en un fascicule, le Cahier des vœux et instructions des Basques-français du Labourd pour leurs députés aux Etats généraux de 1789. 1^f50, 2^f50, 3^f.

M. Cazals se propose de donner une seconde livraison, où il fera entrer des pièces basques de la même époque. Je me demande s'il ne s'agit pas de certains manifestes du temps, dont j'ai pu vous procurer les exemplaires il y a près de vingt ans.

M. Cazals a réimprimé le *Manuel de la langue basque* de Léluse, sans changement. Prix, 6^f.

Enfin, il a publié, sous le titre suivant: *Documents pour servir à l'étude historique de la langue basque, recueillis et publiés avec index, notes et vocabulaire*, par J. Vinson; une centaine de pages tirées des Evangiles de Liçarrague. Prix, 6, 8, 10^f. On veut y ajouter une seconde livraison, si l'on trouve un copiste à Paris; car c'est de l'exem-

plaire de la Bibliothèque Nationale que sont colligés les éléments de sa publication. La reproduction sera-t-elle exacte?

Il paraît que M. Vinson a recueilli les mots et les formes verbales qui lui sont passés sous les yeux; travail partiel que V. A. a exécuté in-extenso. C'est là ce qui formera l'appendice annoncé.

Je présume que V. A. a connaissance d'un abrégé de la Vie de St. Ignace de Loyola, en guipuscoan et castillan sur 2 col. in-8.°, imprimé en 1872, à Bilbao, chez Larumbe frères. Néanmoins je crois devoir vous le signaler, et si vous souhaitez que je vous envoie quelques-uns des ouvrages dont je viens de parler, il vous suffira de me le marquer.

184. (Au R. P. Arana. 5 janvier 1875.)

Je vais répondre par ordre aux divers sujets touchés par votre lettre du 22 décembre.

Je dois d'abord vous remercier de l'envoi de la Vie de St. Ignace et aussi d'un second exemplaire du Petit Office. Le prince Louis-Lucien le recevra avec le plus grand plaisir. Vous soulaieriez qu'il publiât la Bible en latin, labourdin et guipuscoan. Ce serait un beau monument élevé à notre langue, mais je ne l'espère pas, à cause des grands frais qu'il faudrait faire pour cela. Je serais heureux si seulement le travail du P. Uriarte pouvait voir le jour; car, à moins que le prince Louis-Lucien ne le fasse imprimer, ce précieux manuscrit ira s'enterrer à jamais dans quelque bibliothèque.

Quand j'écrivais dans *l'Album Pyrénéen*, je n'ai point traité de la poésie basque au point de vue de la prosodie; je me suis contenté, suivant l'esprit de cette Revue, de faire un article littéraire fort court, avec quelques citations. Mon article sur la tragédie est la simple analyse d'une ancienne pièce. Vous voyez qu'il n'y a pas grand mérite à tout cela. La comédie basque consiste en plaidoyers et vers improvisés; rien d'écrit; en sorte qu'on ne peut que décrire ces fêtes populaires. Le volume dans lequel se trouvent les morceaux dont je parle, je le redemanderai pour vous l'adresser.

Le nom du si regretté P. Uriarte revient sous votre plume. Il y aurait quelque chose à faire pour sa mémoire, c'est à dire une courte notice biographique, avant que ses frères en religion, témoins de sa vie, aient disparu. Il y a là des éléments dont la connaissance nous manque. Quant à la partie qui doit traiter des travaux littéraires du P. Uriarte, personne, je pense, n'en est mieux instruit que le prince Louis-Lucien, et si les premiers renseignements, relatifs à la vie du bon Père, étaient fournis, sa notice biographique entre-

rait dans les recueils spéciaux de France, et de là dans ceux de l'Europe.

Voici les seuls détails que je possède sur les ouvrages basques qui traitent de la *Dévotion au Sacré-Coeur de Jésus*. En 1759, il parut à Toulouse un volume sous le titre de *Jesusen bihotz sacratuaren alderaco devocionea, meça sainduco exercicio izpiritual batekin, M. G. Francisteguic escuararat itçulia*. In-8.^o de 159 pages.

Cet ouvrage a été réimprimé à Bayonne, in-24. Mais de ces deux éditions, il serait peut-être impossible de se procurer aujourd'hui un exemplaire.

En 1831, a paru à Bayonne un livre portant presque le même titre, sans nom d'auteur. Je vous en adresse un exemplaire par la poste.

Depuis lors, on n'a rien imprimé sur cette matière, si ce n'est une prière sur feuille volante et je n'ai pas pu l'avoir.

Je joins à ce même envoi, à titre de curiosités, plusieurs pièces de vers qui ont été couronnées au concours de poésie basque. J'y joins également les vers de l'abbé Hiribarren, dirigés contre l'émigration montévidéenne.

Le même auteur a composé des multitudes de vers sur divers sujets; il en a publié plusieurs dans les journaux de Bayonne. Il les fabriquait avec une abondance extraordinaire, et ne voulait ni les revoir, ni les corriger, en sorte que la quantité ne compense pas la qualité.

185. (A la Vicomtesse de Monterno, à Vendôme. 19 octobre 1875.)

... La mention la plus ancienne que je trouve de la famille Lesparda ne remonte pas au delà de 1704. A cette date, je vois un Lesparda, receveur des tailles à Orthez, et un second, maire à Castetner, petite commune située à une lieue de la même ville. Ce dernier figure, à plusieurs reprises, comme député de son village au Tiers-Etat de Béarn. Dans les réceptions aux Etats de Béarn, se présente, pour la première fois, en 1728, Jean de Lesparda, seigneur de Maysonnabe, et, en 1758, Paul de Lesparda, qui, en 1784, est l'un des réclameurs du pays contre les prétentions du Domaine, au sujet des affrèvements des terres. Voilà ce qu'une première recherche m'a appris...

Quant au fief de Maysonnabe, il est situé dans la commune de Burgaronne, à 11 ou 12 kilomètres d'Orthez. Il était taxé 10 livres aux rôles des vingtièmes de l'année 1763.

De ce qui précède on peut conclure que les Lesparda, loin d'avoir rien à démêler avec les 12 anciennes baronnies de Béarn, étaient

simplement des *domengers*, acquéreurs d'une maison noble. Il serait facile d'en avoir la preuve; il me suffirait pour cela d'un voyage à Pau, et si la question vous intéresse assez, mandez-le-moi, Madame, je me ferai un devoir et un plaisir de vous satisfaire.

186. (Au prince Louis-Lucien. 7 juillet 1876.)

J'ai reçu hier la lettre que V. A. a bien voulu m'écrire le 4 ct. et on me remet à l'instant les 12 brochures qu'elle m'annonçait. Je vous en remercie deux fois: premièrement pour l'envoi lui-même; et en second lieu, pour la correction si justement infligée à ces pseudo-docteurs, qui viennent brouiller toutes les idées raisonnables en fait de grammaire basque.

MM. Hovelacque et Vinson s'entr'aident; ils sont bons amis; tandis que M. Van Eys fait la guerre pour son seul compte, et la fait en enfant terrible. Aussi, est-il redouté. Néanmoins, mangeant tous l'herbe du même pré, il leur était difficile de n'avoir pas quelque rencontre. M. Vinson, heurté au passage, a voulu se défendre. En conséquence, il a déclaré excellent l'Essai de grammaire de Van Eys; il a aussi proclamé que M. Van Eys est un savant grammairien. Entre ces compliments glissait la riposte. M. Vinson craint le bâton. Je ne sais s'il a, par ces patelines formules, désarmé l'irascible hollandais; je n'ai pas suivi leur querelle; mais le souvenir de la lutte des deux guerriers produit encore en moi un effet de belle humeur.

J'ai déjà remis un exemplaire de votre écrit au P. Jésuite Arana, dont le nom ne vous est pas inconnu. Il habite depuis quelques mois une maison de campagne de notre banlieue. Je vais envoyer d'autres exemplaires aux missionnaires de Hasparren et aux Bénédictins basques, qui se sont établis sur le territoire de Labastide-Clairence.

J'ai bien tardé, Mgr, de vous faire parvenir quelques articles de journaux écrits en basque à l'occasion des élections. Ils se ressentent fort des passions qui naissent en ces rencontres. J'espérais aussi, mais en vain, pouvoir vous envoyer en même temps un ouvrage original, d'environ 500 pages, que M. Lasserre imprime avec une lenteur désespérante; c'est la vie de quelques saints, par l'abbé Joannateguy. J'aurai soin de vous en faire parvenir un exemplaire, dès le jour de la publication.

187. (Au même. 25 septembre 1876.)

Je mets à la poste, à l'adresse de V. A., la traduction en espagnol et en guipuscoan d'un bref de Rome, envoyé le 5 mars dernier au cardinal de Tolède. Cette double traduction a été faite par le P. Arana,

ouvrier laborieux, qui s'occupe beaucoup de la gloire de son cher Pays Basque.

J'ai appris de l'abbé Adéma, qu'il est possesseur d'un exemplaire, incomplet comme le vôtre, des poésies d'Harismendi. Si V. A. veut bien me, faire connaître les chiffres de pagination des feuilles manquantes dans votre exemplaire, je pourrai peut-être combler les lacunes au moins en manuscrit.

L'Abbé Adéma fait imprimer un ouvrage basque, dont je ne peux vous dire l'objet...

188. (Au même. 15 octobre 1876.)

Dès la réception de la lettre de V. A. du 13 ct, je me suis rendu chez M^{me} Lamaignère. Je n'ai pu la voir. Je retournerai chez elle demain, avant de clore la présente.

Dans ma précédente lettre (?), je disais que certaines formes verbales, employées par Liçarrague et étrangères au labourdin, étaient mixaines et souletines. Le fait n'est pas douteux. On les trouve dans Oihénart et B. d'Etchepare.

La patrie d'Oihénart est connue et celle de l'autre probable. Le langage de ce dernier est plus mixain que cizain; il semble déceler un lieu d'origine presque limitrophe. Nous ne savons cependant rien de lui que ce qu'il nous dit lui-même. Il a été prisonnier d'Etat, après avoir été lui-même juge.

«*Vercen gaztigari inçan, oray adi gaztiga*». (p. 47.) Tu étais chargé de châtier les autres, sois châtié à ton tour.

«*Hor baleyo gaztiga yro ihaurc berce gucia*

«*Bada oray gaztiguezac aldiz eure burya*.» (p. 47.)

Si tu y étais appelé, tu châtierais tout autre, châties-toi donc maintenant toi-même.

Pour être juge, d'Etchepare devait appartenir à la noblesse navarraise; il portait le nom de son fief. *Bernard Etcheparecoa*, se nomme-t-il dans la dédicace. Cette dédicace s'adresse à Bernard Léréty, suzerain d'Etchepare, lequel n'était autre qu'un Lahet de Sare. Cette famille joua un grand rôle dans la Navarre. Nous trouvons notamment que, déjà au XIIIe siècle, elle possédait des terres considérables à Saint-Jean-le-Vieux et aux alentours. Ibarrolle en est proche. Dans cette commune se trouvait un fief d'Etchepare et de là vient probablement que le poète traite Lahet de son seigneur et maître. Quoi qu'il en soit, c'est dans le *Linguae Vasconum primitice* qu'on lit: *albaledi* (p. 45), *albaileça* (p. 9), *albaiteça* (p. 2), etc.

Une chose qui me surprend dans ces poésies, c'est l'emploi presque

constant des euphonies en *uya*, aujourd'hui inconnues en Navarre. Aussi trouve-t-on *luyen* pour *luen* (p. 27). Oihénart dit *luen* (p. 189). Dans les vers de ces deux auteurs, on trouve, un grand nombre de fois, le subjonctif au lieu de l'indicatif. Joaquin Lizarraga n'est pas non plus sans le connaître (V. *Coplac*, 523). Le *dra* s'y voit exceptionnellement: Oihénart (p. 23), d'Etchepare (p. 35). L'usage du pronom démonstratif, lié aux autres mots, n'est pas rare dans le dernier, *biok* pour *biak*, etc. *Diro*, *liro*, *niro*, et autres se trouvent dans les deux auteurs. D'Etchepare dit aussi *leyan* (p. 2), *date* (p. 3), *lizate* (p. 32). Je n'ai remarqué le votif *ailiz*, *aileza*, que dans Oihénart...

J'ai hâte de vous dire que l'abbé Adéma (de St. Pée) est curé à Tardets. Son prétendu Harismendi n'est autre qu'un petit volume du poète Etcheberri (de Ciboure) *Eliçara erabilceco liburua*. L'ouvrage qu'il fait imprimer traite des pèlerinages.

Je mets à la poste six numéros du *Courrier*, suivant le désir de V. A. Vinson est allé trouver M^{me} Lamaignère. Il aurait voulu savoir par qui, quand, et comment avait été remise la réponse à Guilbeau, beaucoup applaudie par M. d'Abbadie. Vinson se dit marri de ce qui est arrivé. «C'est bien moi, dit-il, qui ai apporté de Saint-Jean-de-Luz la lettre de Guilbeau, et qui l'ai remise à *l'Avenir*. Mais si j'avais su qu'elle était aussi mauvaise, je ne l'aurais pas laissée passer». On ne saurait montrer plus de bonne volonté, ni mieux pleurer en crocodile.

Nous allons être témoins d'un événement: M. Vinson fait imprimer à Paris, *avec un soin infini*, un livre sur la langue basque; Hovelacque va sans doute sonner de la trompette. En attendant, il servira de prote. Il faut espérer qu'il réussira mieux que dans la réimpression de d'Etchepare; sans que j'aie eu le loisir de tout collationner, j'y ai pu relever bon nombre d'erreurs.

189. (Au même. 21 octobre 1876.)

J'ai vu hier le P. Arana. Il prend pour lieu d'adresse, le N.º 25 de la rue d'Espagne, à Bayonne, où un domestique de sa maison va, chaque jour, chercher sa correspondance.

Le P. Arana, à qui j'avais remis un exemplaire de la dernière brochure de V. A., m'a chargé de vous faire connaître que, parmi les formes verbales, portées en italiques dans le tableau de la page 7, *zekion*, *baiteza*, *baitadi*, *baitakio*, *albeiliz*, *albeiledi*, *albeilekio*, sont encore usités, de nos jours, avec le même sens que vous leur donnez. Les découvertes de cette nature se produiront souvent, lorsque chaque dialecte sera bien scruté.

Votre Altesse n'avait pas bien lu dans *l'Avenir* le mot *Luzien* (et non Lucien), appliqué au gamin de St.-Jean-de-Luz. Mais cela n'a pas la moindre importance. La réplique de Guilbeau est aussi faible que longue. Il faut quelque bonne volonté pour recevoir ses décompositions étymologiques; on peut les accepter ou les rejeter *ad libitum*. *Ilarroina* et *urkoina* sont des mots qui me sont inconnus; *girtoina* (aliàs *girthena*, *girthaina*) signifie «pédoncule» de fruit; *churtoina* (aliàs *zirthoina*), «râfle de raisin». Pour ce qui est de *espalkoina* (aliàs *eskalapoina*), «sabot», et de *takoina*, «talon de soulier», je reste un petit peu incrédule.

Quant aux néologismes, attribués aux habitants de St.-Jean-de-Luz par Guilbeau, ils courent tous dans le pays entier. Certes il eût pu mieux choisir, attendu qu'une manie ridicule, celle de basquiser des mots français, existe à St.-Jean-de-Luz et à Ciboure. On y dira, sans sourciller, *tramblatzea* pour *ikharatzea*, *neurritzea* pour *haztea*. Mais la grammaire n'est pas atteinte, et c'est là l'essentiel.

L'euphonie en *uba* pour *ua* est moins disgracieuse que celle en *uya*, laquelle, est plus répandue, et que celle en *ia* qui suscite, même à un vrai basque, une difficulté insoluble, quand le mot n'est pas d'usage universel.

Le seul reproche fondé consiste dans la confusion de quelques formes verbales intransitives avec les correspondantes transitives. On n'a pas attendu M. Guilbeau pour en faire l'observation, et les écrivains de St.-Jean-de-Luz et de Ciboure, à qui le basque doit une reconnaissance toute particulière, n'ont pas suivi l'erreur populaire.

Le fait le plus certain est qu'à St.-Jean-de-Luz on prononce beaucoup mieux qu'en aucune autre partie du Labourd. Nous n'aimons pas la multiplicité de leurs *l* et *n* mouillés, empruntés à l'Espagne, mais, à cela près, nous Labourdins devons avouer notre infériorité sur d'autres points.

Ni la science ni la valeur personnelle de Guilbeau ne méritent pas d'attention. Cependant, si vous jugez qu'il est à propos de ne pas le laisser dormir à l'ombre, je m'offre volontiers à l'admonester en mon propre nom et je mettrai dans cet avis tout ce que vous trouverez opportun que l'on sache.

190. (Au même. 17 novembre 1876.)

J'étais malheureusement à Bardos, quand m'est parvenue la lettre de V. A. destinée à M. d'Abbadie. Je l'ai envoyée sur-le-champ, sans pouvoir réparer le temps perdu.

M. G. demeure déclamateur; le raisonnement n'a pas de prise sur lui. Ma note lui a paru maigre. Vinson, au contraire, a découvert un excès de lyrisme. Il est allé trouver M^{me} Lamaignère, pour la prier de me faire part de sa trouvaille. Cette dame l'a engagé à retenir pour lui-même le mérite de m'éclairer. Me voilà donc condamné à ne rien voir venir. Je ne troublerai pas la satisfaction de ces Messieurs jusqu'à nouvelle occasion, à moins qu'ils ne remuent un peu mieux les cendres de leurs foyers.

Dès la réception de votre dernier envoi, qu'accompagnait la Classification des langues ouraliques, dont je rends grâces à V. A., je suis parti pour Bayonne et j'ai fait insérer votre note dans le Courrier. Vous recevrez, avant ma lettre, six numéros du journal de ce jour...

Dans une précédente lettre, V. A. me parlait d'Oihénart comme d'un homme qui s'est servi du dialecte labourdin. Oihénart a recueilli ses Proverbes un peu partout, dès sa jeunesse; et dans sa jeunesse, il a habité le Labourd, soit à St.-Jean-de-Luz, soit, plus probablement à Ascaïn. C'est ce qui ressort des lettres qu'il écrivait à Sylvain Pouveau. Le style d'Oihénart doit être étudié dans ses Poésies. On y trouve le dialecte souletin de son temps, avec quelques traces de labourdin, entrées dans ses vers comme licences poétiques.

191. (Au même. 20 décembre 1876.)

M. d'Abbadie était à Bayonne le 7 ou le 8 de ce mois, et il m'a dit qu'il partirait pour Paris dans une quinzaine de jours. Il n'a pas reparu depuis lors, mais il ne tardera guère à repasser ici.

La *nuit de Noël* n'a pas un nom particulier en Labourd. A Sare, l'on dit *eguerri-gaua* et à St.-Jean-de-Luz, *eguberri-gaua*.

Dans cette dernière localité, on nomme *oillo koloka*, et à Sare *oilo koloka* (ailleurs *koroka*), la poule qui veut couver; je ne doute pas qu'il n'en soit de même en Espagne. Mais s'il s'agit de la poule qui couve, ce sera *chitan den oiloa*, pour le Labourd.

Ne lisant plus aucun journal de Bayonne, j'ignorais, Mgr, qu'on y eût écrit quelque chose de nouveau en basque. C'est donc quelque autre personne qui aura eu l'attention d'adresser à V. A. l'article dont il est fait mention dans votre lettre du 18.

Le P. Arana nous a quittés à mon grand regret. Ses supérieurs l'ont envoyé dans les Landes. Sa nouvelle adresse est à Poyanne (Landes). Je me suis assuré que votre paquet de livres est arrivé ici et qu'il a été expédié vers Poyanne.

Je mets à la poste l'Almanach basque de 1877. Nous aurons

bientôt une Centaine de Vies de Saints, en basque, par l'abbé Joannateguy.

192. (A M. l'abbé Joannateguy, curé à Alçay. 17 mars 1877.)

J'ai lu avec attention votre ouvrage *Ehun bat*, etc. J'y ai reconnu, non sans plaisir, une sérieuse, étude de la langue. En outre, votre phrase est rendue d'après le génie du basque, et non selon la manière française. Vous avez évité un écueil, que l'on heurte trop souvent.

Sed habeo adversus te pauca, a dit autrefois St.-Jean. Et je vous demanderai, en qualité de patriote, pourquoi vous avez laissé ignorer que St. François-Xavier, quoique né en Espagne par l'effet d'un hasard, était de Jaxu, *Laskorreko semea*; qu'il passa, en grande partie, sa première jeunesse à Jaxu; qu'en haine de son nom, les protestants brûlèrent le château de Lascor en 1569; que plusieurs des maisons en pierres rouges, qui se trouvent au fond de la place de St.-Jean-Pied-de-Port, faisaient partie de son patrimoine, etc., etc. Je vous demanderai, aussi pourquoi vous n'avez pas accordé une place aux saints basques: Paterne, de Bilbao; Martin Aguirre (dit le P. de l'Ascension); aux trois bienheureux martyrs: Jean de Madoya ou Majorga, de St.-Jean-Pied-de-Port, Julien de Lizardi, d'Asteazu, Domingo de Erquicia, de Regil; Ste. Rictrude, fille d'un chef basque?

J'espère que votre livre aura plus d'une édition et que vous pourrez combler ces lacunes.

J'espère aussi que vous laisserez mourir dans leur oxyde les caractères typographiques, âgés d'on ne sait combien de siècles, qui ont parsemé vos lignes de tant de blancs et de lettres à moitié formées. Vous vous êtes adressé à la plus piètre imprimerie de France et de Navarre.

Il faut aussi vous dire qu'avant de donner le *bon à tirer*, il est *absolument* nécessaire de relire les épreuves jusqu'à trois fois. Et après cela, il restera encore des fautes, rares pourtant.

Avant de vous parler d'autre chose, je vous annonce l'envoi par la poste de quatre petites brochures, qui pourront vous être utiles:

1.° L'ancien Prône, que les curés basques d'avant la Révolution lisaient à la grand'messe, quand ils ne prêchaient pas. Il y en a un autre, en souletin, dont le seul exemplaire connu appartient à M. A. d'Abbadie, qui ne l'a fait réimprimer qu'à 50 exemplaires. Je n'en possède qu'un seul.

2.° Un extrait des Actes de la Société philologique de Paris. C'est une critique contre le savoir de Vinson. L'impertinent, tout

ignorant du basque, déverse le mépris sur tout ce que nous avons de savants depuis Larramendi. Il est actuellement tancé par le prince Louis-Lucien.

3.° Un extrait du *Courrier de Bayonne* contre Van Eys. Celui-la est plus qu'impertinent, il est insolent.

4.° Un extrait des Travaux du Congrès scientifique de Pau. Voici maintenant quelques questions sur lesquelles j'appelle votre attention, puisqu'il vous est possible, étant au milieu des Souletins, de constater les us et abus de leur dialecte particulier.

1.° Dans les noms propres d'hommes, ils disent, au positif: *Mariatan, Abrahametan, Jinkuatan*. Mais, au nom propre terminé par une consonne, peuvent-ils dire *Jesusetan, Simonetan, Martinetan*?

2.° A l'ablatif, ils disent: *Abrahametarik, Mariatarik*. Disent-ils aussi *Jinkuatarik*? Et, dans les noms finissant par une consonne, *Jesusetarik, Martinetarik*?

3.° Je ne vois pas dans leurs livres le directif *Abrahametara, Mariatara, Jinkuatara, Martinetara*. Peuvent-ils le dire?

4.° Pour les noms de lieux, propres ou communs, la grammaire souletine de M. Gèze avance que *Maulera* signifie jusqu'à Mauléon, et *Maulerat*, jusque dans Mauléon. Pour *elizala* et *elizalat*, la distinction semblerait devoir être la même; mais point: *elizala banoa* veut dire, je vais à l'église faire une petite prière; *elizalat banoa*, je vais à l'église assister à tout l'office.

Sont-ce là des subtilités exceptionnelles? je cherche en vain une règle. Quelle différence y aurait-il entre *dantzara* et *dantzarat nua*? *edatera* et *edaterat nua*? Quel est l'usage général, pratique, reçu, certain?

S'agirait-il d'une durée de temps et non plus d'une distance de lieu?

5.° Vous portez dans votre livre (pages 393 et 401) *lekhila, idorrila*. Selon M. Gèze, les substantifs terminés par une consonne et ceux terminés par *u*, font le directif en *iala, ialat*. *Lekhu* ferait donc *lekhiala, lekhialat*; et *idor* ferait *idorriala, idorrialat*. La règle posée par M. Gèze est-elle absolue, ou y a-t-il deux manières reçues: l'une, dans certains villages, et l'autre ailleurs; ou bien toutes deux *ad libitum* aux mêmes lieux?

La déclinaison souletine est bien défectueuse à côté de la nôtre; elle a pourtant l'avantage sur un point: les noms terminés en *a*, tels que *aita* font, à l'indéfini, *aitatan aitatarik, aitatara*, quand

nous, nous confondons l'indéfini et le défini pluriel, en disant uniformément *aitetan*, *aitetarik*, *aitetara*. Ce sont là des choses à étudier sans parti-pris; rien n'est plus ennemi de la science que l'aveuglement volontaire.

Je n'épuise pas ici les questions qui se pressent autour de ma plume. Je termine cette longue épître, en vous souhaitant courage, persévérance et succès...

193. (Au prince Louis-Lucien. 4 avril 1877.)

V. A. n'aura pas perdu de la mémoire le nom de l'abbé Goyhetche (d'Urrugne), traducteur d'un grand nombre de fables et qui fit même, sur votre invitation, un travail sur le verbe labourdin. Quand cet excellent homme fut enlevé aux lettres basques, il resta de lui un bon nombre de manuscrits.

M. Benoît Dorbe (d'Urrugne), qui en a hérité, est venu me porter la note ci-jointe, en me priant de vous la transmettre. Il voudrait tirer quelque argent de ces manuscrits. Je ne lui ai pas laissé ignorer que les travaux de l'abbé Goyhetche avaient bien peu de trait aux études spéciales de V. A.

Une chose que j'ai apprise à cette occasion, c'est que, l'abbé Maurice Harriet, le traducteur de l'Évangile, avait été chargé de la correction des épreuves des fables tirées de Lafontaine, et qu'il ne borna pas là son zèle; il se permit de nombreux changements. M. Dorbe a trouvé, parmi les manuscrits, le texte authentique des fables, en épreuve corrigée ou altérée, je ne sais quelle est la qualification méritée.

J'en étais ici de ma lettre quand j'ai reçu, Mgr, celle qu'il vous a plu de m'adresser sous la date du 2, et c'est par le même courrier que m'est parvenue votre brochure sur le dialecte de Fontarabie et d'Irun. Je vous en remercie fort; je la lirai avec attention.

Que l'ennuyeuse suffisance de M. Vinson soit vertement tancée, je ne peux qu'y applaudir. Le plan qu'il suit dès le premier jour prouve que son but est de déprécier tout ce qui n'est pas de lui, afin de paraître d'autant plus grand. Certes, pour entreprendre une semblable campagne, il faudrait être beaucoup mieux armé qu'il n'est. Il n'a pas droit de se plaindre des horions qu'il s'attire.

J'arrive maintenant aux explications que vous voulez bien me demander.

Plusieurs sons basques sont souvent prononcés avec aspiration par la grande majorité des Labourdins, bien que l'on ne marque pas l'aspiration dans l'écriture; d'une part les auteurs de St.-Jean-

de-Luz et de Ciboure ont donné le ton, et de l'autre, le silence du cabinet fait oublier l'animation du discours.

Pour ce qui est de la lettre *F* en particulier, il est rare qu'on la prononce sans une aspiration plus ou moins accentuée; mais quand on arrive aux mots qui font image, ou dont le son est imitatif, on prononce presque toujours le *F* avec l'aspiration le plus exagérée.

Les mots de ce genre passent difficilement du basque au français. Ainsi *fharrasta*, *fharrastatu* peut équivaloir à frotter rudement. Il est applicable au mouvement du balai et à celui de l'eau. On dira *fharrastaka garbitzea*, et je traduirai par nettoyer à grands coups de balai, mais vous n'entendrez pas le bruissement du balai de bruyère. Quand les coups de mer passent, par dessus le navire, on dira: *tirainak fharrastaka jauzten ziren untziaren gainetik*. Il y a là image et onomatopée. Celui qui en donnera une bonne traduction méritera un prix. (Voyez la signification particulière donnée par Salaberry au mot *farrastatu*.)

En traduisant Job (VI-15) j'ai rendu ces mots: *sicut torrens qui raptim transit in convallibus*, par *haranak behera fharrastan dihoan lax bat bezala*. J'aurais pu dire *fharrastaka*, mais *fharrastan* est plus en situation, parce que le mouvement est continu.

Fhirrinda est un mot du même genre, qui exprime les mouvements désordonnés d'un homme en colère. Rien n'est plus commun que d'entendre: *Fhirrindika hasi zen*. Il faut être plus habile que moi pour traduire cela sans périphrase.

Dans le même sens, *fhichti-fhachtaka abiatzea* peint une colère ridicule.

Fulia, *falxua*, furie, faux, empruntés au français, ne sont jamais articulés sans une aspiration plus ou moins forte, et cependant on ne la marque pas.

Les exclamations *fa! fu!* sont toujours fortement aspirées.

La remarque faite par V. A. sur le médiatif *azaz*, *aitaz*, etc., est juste. J'avais fait beaucoup de déclinaisons avant de découvrir les raisons des différences entre les mots finissant en consonnes et en voyelles. Je me suis aperçu un peu tard que j'avais suivi une mauvaise leçon pour *ama* et cette faute se trouve corrigée à la main, sauf dans les exemplaires distribués au premier moment.

Les finales des noms terminés par un *a* sont *k*, *ren*, *ri*, *rik*, *z*, *etan*, *etarik*, *etara*. Ces trois derniers se confondent avec les cas pluriels. Je crois que le souletin est seul exempt de ce défaut. Ce n'est

pas trop; car sa déclinaison *littéraire* est très irrégulière, et l'autre? Celle-là est étrange.

Larruneren est une faute semblable à la précédente. On dit *Larrunen gainean*, tout comme *Joanesen bizkarrean*. Au reste, dans nos contrées, on s'arrange toujours de manière à finir les noms de lieu par une voyelle ou par une voyelle consonnante. J'avais pris *Larrun* dans une chanson de marins:

Bagoazi urrun, urrun!
Handik ezin ikus Larrun!

Je crois bien que l'on dit *Larrune* plutôt que *Larrun*.

J.-B. DARANATZ

(*A suivre*)

Correspondance du Capitaine Duvoisin

(S U I T E ⁽¹⁾)

194. (A. M. l'abbé Joannateguy. 12 avril 1877.)

J'ignorais que la *Semaine de Bayonne* vous eût promis quelque critique. Il n'y a rien là qui doive vous étonner, et encore moins vous décourager. La critique est toujours facile, et pas toujours juste.

Lorsque parut le *Testament zaharreko eta berriko historia* de Larreguy, on fit autour un concert d'éloges, malgré qu'on puisse montrer dans cet ouvrage nombre de fautes de grammaire et autres. Voilà ce qui fait vendre les livres. Quant à la critique, faut-il plaindre ceux qui la subissent ou ceux qui s'y livrent? C'est après de longues études qu'on parvient à parler correctement. Il y avait 30 ans que j'écrivais le basque, lorsque j'ai confondu *idukitzea* et *egotea*, dans leurs formes syncopées. Vous en avez fait autant, tout comme Laphitz et plusieurs autres. *Ez daukat zuretzat* (*ez dadukat, ez dut idukitzen*); *ez daude ethoririk* (*daude* vient de *egotea*); le premier est transitif ou actif, le second est intransitif ou passif basque. Le mieux est, je crois, de les écrire comme on les prononce.

Votre travail ne souffre que des critiques de détail; vous êtes arrivé à l'essentiel; tendez au perfectionnement.

Oh! combien l'étude grammaticale est nécessaire, et combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas commencé par là. Comme tout Basque, qui croit savoir sa langue et pouvoir l'écrire, je commençai en 1828, et ce n'est qu'en 1860 que je m'avisai qu'il était indispensable de connaître au moins les règles de la déclinaison, d'une manière certaine. Tous nos grammairiens, compris Darrigol, avaient

(1) XIX, 58, 280, 425, 449.—XX, 152.—XXI, 70.

échoué dans ce travail. Je crois avoir réussi pour le labourdin et j'aspire à expliquer les règles suivies par les autres dialectes. Je ne comprenais pas que *ces* mots: *Maulera* ou *Maulerat joaiten niz*, pussent renfermer à la fois deux idées, celle de pénétrer ou de ne pas pénétrer, jusque dans l'intérieur, et en même temps celle d'un séjour plus ou moins prolongé. Cet avis est pourtant venu de l'abbé Inchauspe.

Pour couler entièrement la question, voyez à l'occasion ce qu'en disent les gens de la ligne de Tardets à Larrau. Faut-il dire: *Diferentzia duzu aineratik ahatiala* ou *ahatialat*? Je conclus de vos renseignements qu'il faut dire *ahatiala*. Peut-on jamais dire *ahatialat*? L'ablatif *aiñeratik* demande aussi examen.

Dans la Déclinaison d'après M. Gèze, le partitif *Maulerik* (*ez da hemen Maulerik*, comme *ogirik*), se confond avec l'ablatif: *Maulerik jiten nuzu*. M. Gèze ne dit pas précisément *Mauletik*; il dit pourtant *Bayonatik*, ce qui suppose également *Mauletik*.

Le guipuscoan et le biscayen usent des deux finales dans quelques noms communs. Il serait intéressant de savoir si cela se rencontre aussi en Soule, et dans quel cas il y a lieu de dire l'un plutôt que l'autre.

Autre question: *Arhane* se déclinera-t-il comme *Made* et *Lakbarri*? Je soupçonne une différence au génitif. Dira-t-on *Arhanen fama tchipia duzu* ou *Arhaneren fama*? Prenez la simple manière employée par la paysanne à langue déliée. Les femmes parlent bien mieux que les hommes.

Autre. Comment décline-t-on *Alçay*? Ce nom se termine par une voyelle consonnante, ce qui doit produire quelque différence. Comparez avec un nom d'homme du même genre, tel que *Haztoy*, *Sagardoy*, ou autre.

J'ai autrefois appris le souletin, mais j'ai eu depuis lors le temps de perdre les idées de certitude. Ne prononce-t-on pas *ainhea*, *tcho-ia*, *astoua*, et non *ainhera*, *choria*, *astoa*, comme dans la Grammaire de Gèze? En Soule, certaines syllabes sont très-nettement prononcées comme à St.-Jean-de-Luz, et d'autres sont fort contractées.

Il n'est pas sans intérêt de connaître ces euphonies, surtout si elles sont observées d'une manière constante d'après une sorte de règle. Mais voici un point bien plus important parce que c'est une déviation à la règle grammaticale.

Le souletin dit au positif singulier *etchen*, *gañen*, *barnen*, au lieu de *etchian*, *barnian*, *gaiñian*.

M. Gèze explique *etchen* par le chez soi, ce qui différerait de *etchian*, maison quelconque. Toutefois il ajoute qu'on dit aussi: *etchian da*, il est chez lui. Il dit un peu plus loin, sans explication: *khurutchen gañen hil da*. On dit aussi *itchaion*, *tronon*, *phalan*, *makhillan*, *ekhin*, *lurren*, *burun*, *odein gaiñen*. On dit de même *Sohon gora*, *mendin behera*. A un labourdin qui observe régulièrement la règle *liber Petri*, il semblerait que ce sont là des génitifs; il n'en est rien pourtant. Ce sont des positifs, comme le prouvent les pronoms *hartan barnen*, *zutan gaiñen*, et les pluriels *zankhuetan gaiñen*, *hurietan gaiñen*.

Tout cela semble démontrer qu'il y a dans le souletin deux sortes de positifs, l'un ordinaire et l'autre exceptionnel, employé seulement avec les substantifs prépositifs *gain*, *barne*, *gora*, *behera*. Y a-t-il quelque autre mot qui provoque ce positif particulier?

Je vois, 1.^o, que les noms terminés en *a*, tels que *phala*, *makhila*, gardent la forme régulière de la déclinaison ordinaire; 2.^o, que les mots terminés par les autres voyelles *e*, *i*, *o*, *u*, de même que par une voyelle consonnante (comme *odei*), prennent simplement un *n*: *etchen*, *mendin*, *sobon*, *burun*, *odein*; 3.^o, que les noms finissant par une consonne s'adjoignent la syllabe *en*: *lurren gaiñen*; *haritzen*, *hegalen*, *arrañen barnen*.

Mais cette formation n'est pas uniforme; on dit *huran gaiñen*, sur l'eau. Peut-on mettre *huren*, comme *lurren*?

Ces choses sont d'autant plus curieuses à étudier, qu'on trouve dans le guipuscoan et le biscayen les traces d'un positif en *en*: *ondoren* pour *ondorean*, *baten* pour *batean*, etc. Les dialectes doivent s'éclairer les uns par les autres.

Ceux qui écrivent sans avoir étudié les principes, s'imaginent qu'ils parlent le basque aussi bien que le premier venu; mais ce premier venu commettra des solécismes dont il ne se doute pas, s'il n'a étudié. J'ai fait expérience sur moi-même. *Made animo!* forgez pour devenir bon forgeron. Le savoir a toujours du prix.

195. (Au prince Louis-Lucien. 12 avril 1877.)

Je viens de recevoir la brochure destinée par V. A. au P. Arana. Je la lui expédie aujourd'hui même.

L'abbé Inchauspe a aussi reçu cette brochure; il se propose de vous écrire prochainement. Notre bon évêque ne s'en formalisera nullement, mais, devenu presque entièrement impotent, il accable d'ouvrage les Messieurs qu'il occupe dans ses bureaux. Je suis leur premier voisin et les vois très-rarement et comme à la dérobée.

En même temps que ma lettre je vous adresse un exemplaire

de *l'Etude sur la déclinaison*. V. A. y trouvera les changements que j'ai faits à ce travail.

196. (Au P. Arana. 13 avril 1877.)

Il y a peu de jours, je vous ai adressé une brochure du prince Louis-Lucien sur les Dialectes corses et l'origine basque de plusieurs mots. Aujourd'hui je vous envoie une autre brochure relative au dialecte d'Irun et de Fontarabie. Je vous prie de me dire ce que vous en pensez.

Le prince me mande que son intention est de vous faire part de tout ce qu'il publiera sur le basque. Je ne sais s'il vous a donné les Dialogues d'Yturriaga en guipuscoan, biscayen, souletin et labourdin, espagnol et français. Si vous n'avez pas cet ouvrage, je le demanderai pour vous. Il est fort utile pour saisir, par des textes correspondants, certaines différences entre ces dialectes.

Une chose qui ne se trouve pas dans le labourdin moderne, mais bien dans le guipuscoan, le biscayen et le souletin, c'est l'ablatif en *rik*, *erik*. Ainsi dans la traduction biscayenne de l'Apocalypse, le P. Uriarte dit plus d'une fois *oneen ondorik*, pour *ondotik*; et dans la traduction des Dialogues: *zortzi egunerik zortzi egunera*, pour *zortzi egunetarik zortzi egunetara*. De même Yturriaga et Uriarte disent *iru urteraino*, pour *urtetaraino*. Uriarte dit encore *iru illabetera ezkeru*, pour *illabetetara*. Ce n'est pas pourtant que l'indéfini en *tara* soit inconnu au biscayen, puisqu'il est dit dans l'Apocalypse: *edozein lekutara* et non *lekura*.

Pensez-vous que, dans le guipuscoan et dans le biscayen, le singulier employé au sens pluriel équivale à l'indéfini? Peut-on dire à son choix: *edozein lekura* et *lekutara*?

Quand on dit *oneen ondorik*, au lieu de *ondotik*, on confond évidemment le partitif avec l'ablatif. *Ez da ondorik, ondotik dator*. Mais cela n'a-t-il pas quelque raison d'être?

D'Etchepare, l'auteur basque le plus ancien et Oihénart, qui écrivait il y a plus de 200 ans, se servent aussi de l'ablatif en *rik*. Ils parlaient souletin et mixain, et aujourd'hui encore, on dit en Soule *Maulerik jiten da*, il vient de Mauléon. Cette manière de s'exprimer, absolument impossible au labourdin, est-elle facultative ou seulement réservée à certaines situations?

Le guipuscoan, le biscayen et le souletin ont aussi une forme de *positif*, qui nous est inconnue. Ils diront *oyen ondoren* pour *ondorean*, *barrenen* pour *barreanean*, etc. Peut-on dire indifféremment l'un ou l'autre, ou bien y a-t-il quelque règle obligatoire, ou bien

encore cette forme n'est-elle réservée qu'à certains mots, qui sont substantifs en basque, et prépositifs dans le latin et les langues néolatines?

Une dernière question. Faites-vous aucune différence de sens entre *banoa etchera* et *etcherat*?

Combien de questions de ce genre n'aurais-je pas, Vénééré Père, à vous adresser! Elles seraient résolues, dans la conversation, cent fois plus vite que je ne mets de temps à les poser.

Ces derniers jours, il a paru ici trois ouvrages basques: l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, chez Lasserre. L'auteur est mixain et a voulu imiter le labourdin. Chez Lasserre il a paru Cent Vies de Saints et un petit livre sur les Pèlerinages. Je ne les connais pas encore...

197. (A M. Iñarra y Etchenique, à Pampelune, calle de San Inacio, 6. 3 avril 1878.)

Je remercie *l'Asociacion Euskara* de l'honneur qu'elle veut bien me faire de me conférer le titre de membre honoraire. Il me plaît certainement de joindre mes efforts aux siens en tout ce qui peut être utile au service et au renom de la nation basque.

Soyez, je vous prie, Monsieur, l'interprète de ce sentiment auprès de la Junte directive. J'ai à vous remercier vous-même de tout ce que vous ajoutez d'obligeant pour moi dans votre lettre.

Je n'oublie pas d'ailleurs la bienveillante hospitalité que vous m'avez accordée dans votre maison d'Urdach, quand j'y ai accompagné S. A. Mgr. le prince Louis-Lucien, et je saisis cette occasion pour vous en exprimer ma reconnaissance.

Les 24 exemplaires de chacun des deux premiers numéros de la *Revista Euskara*, annoncés par votre lettre, me sont parvenus. Ce n'est qu'en nous conformant aux usages français que nous pourrions arriver au résultat qu'il y a lieu d'espérer.

Ici, un dépôt de cette nature n'est pas utile chez un particulier; il doit se trouver dans un établissement public. C'est ce que le *Cancionero Vasco* a fait. Il est indispensable que ce dépôt soit accompagné d'un prospectus. Je vous engage fortement à en publier un, et si vous vous y décidez, je m'empresserai de le faire parvenir à mes amis des principaux centres du pays, qui en feront tenir des exemplaires à toutes les personnes de leur alentour, susceptibles de prendre des abonnements.

M. Lasserre, imprimeur-libraire à Bayonne, pourrait recevoir un dépôt de vos brochures... D'après lui, il importerait d'annoncer

la *Revista* dans le *Bulletin de l'Association des libraires français...*

Je vous prie d'offrir de ma part à la Société *Euskara* trois brochures que je remets à la poste.

198. (Au Secrétaire de la *Revista Euskara*. 3 septembre 1878.)

J'ai reçu le 6^e numéro de la *Revista Euskara*. Je vois que votre travail d'organisation n'est pas terminé.

Toutes les difficultés seraient aisément aplanies, si vos hommes intelligents se pénétraient bien de cette pensée, que le monde obéit à l'impulsion de l'esprit et que l'esprit doit toujours être en action. Tous les intérêts d'un pays sont solidaires entre eux; ils doivent s'appuyer mutuellement sous peine de déchéance.

Jamais il ne fut plus nécessaire à la Navarre de soulever le sentiment patriotique qu'en ces jours où l'Espagne est entraînée dans le mouvement de transformation que la science moderne imprime au monde avec une force irrésistible...

Je joins à cette lettre la suite des Proverbes jusqu'au N.º 86, en formant le vœu que votre prote en surveille l'impression.

199. (Au R. P. Arana. 23 septembre 1878.)

Je viens de recevoir enfin une lettre du prince Louis-Lucien.,. Le prince est souffrant depuis trois mois; son voyage de Bretagne et celui qu'il vient de faire en Cornouaille ne lui ont procuré aucun soulagement; le travail lui est défendu, et ce qui le peine horriblement, c'est l'obligation de se priver de toute lecture sérieuse. Ecrire lui donne des tournements de tête. Toutefois, la lettre que je viens de recevoir est d'une main ferme, ce qui est un bon signe.

L'exercice de la plume lui étant encore trop fatigant, le prince me charge de vous faire connaître la cause qui l'a empêché de répondre à votre dernière lettre...

Jamais notre langue n'a été étudiée comme par cet ami de la nation. Que de recherches depuis 30 ans! que de notes prises dans toutes les parties du pays! une masse de manuscrits, au milieu desquels lui seul peut se reconnaître! Que deviendraient tous ces matériaux, si leur auteur nous était trop tôt retiré!...

200. (A M. Antoine d' Abbadie. 27 septembre 1878.)

Je ne sais s'il ne faut pas chercher l'une des causes secrètes de la faiblesse de la plupart des poésies présentées aux divers concours, dans l'obligation de faire des compositions propres à être chantées sur la place publique, devant le populaire assemblé en jour de fête locale. On peut dire à cela que rien n'empêche le poète de s'élever jusqu'aux plus grandes hauteurs; mais il n'en est pas moins vrai

que la situation, sans aider à l'essor de l'esprit, l'a souvent détourné vers la satire et vers la poésie facile.

Je ne veux pourtant pas médire de nos concours, surtout quand je pense que nos plus beaux morceaux n'ont pas été imprimés. Je parle de trois odes, envoyées en 1858. L'une, la moins bonne, avait pour auteur feu l'abbé Goyetche; les deux autres étaient signées Etcheberry, et Bernard E. Mais leurs pièces étaient encore effacées par le chant intitulé *Chêne et Laurier*, par Gasteluberry.

Le marquis d'Uhart, poète lui-même, disait que nous n'avons rien de comparable à cette composition. Il la traduisit en vers français. Aujourd'hui, venant de la relire, je ne l'admire plus autant; le démenti donné par les événements politiques refroidit l'enthousiasme.

L'auteur avait deux idées principales: ces mots de l'Empereur, *L'Empire c'est la paix*, et puis la prétention de trouver dans la nation basque les origines de la maison de Gusman, par conséquent de la famille de l'Impératrice.

Depuis lors, il s'est passé bien des choses, ce qui n'empêche pas les quatre pièces que je viens de mentionner d'être très-remarquables. Elles appartiennent à la haute poésie et à la politique. La politique les fit mettre à l'index. Ce qu'il y eut d'étrange dans ce concours, c'est que le premier prix fut décerné à une chanson d'ivrogne, très-bien faite.

Dans les autres genres, je signalerai le *Départ pour l'Amérique*, par l'abbé Landerretche. On ne lui attribua, bien à tort, que le second prix. Le même sujet, traité en 1858 par Etchebarne, offre une particularité singulière. C'est un chant dialogué entre le fils et la mère. Chacun chante sur un air particulier, si bien choisi, que l'effet en est saisissant. Il y a là de très-beaux vers, qui n'ont obtenu qu'une mention honorable. Ils méritaient mieux. Un sort pareil était réservé en 1862 à une composition signée Duhalde: *Le désespoir*, déposé aux pieds de N.-D. de l'Aubépine, haute poésie que je regrette de ne voir pas imprimée.

En 1859, 1863, 1864, 1865, M. Larralde envoya des pièces qui ont du mérite. Je leur préfère *Apecha eta Lorea* (1862) du capitaine Elissamboure et *l'Aveugle de Solférino* (1864), chant reproduit dans le *Cancionero Vasco* de Manterola. C'est une pièce élégiaque, pleine d'une douce mélancolie, signée A. Salaberry. Je ne dois pas oublier *Artzain dohaxua* (1859), composition gracieuse qui eut à peine un 4^e prix, et *Okhertuak okhertzailari koplak* (1866), genre Cervantes.

Cette, lettre est déjà bien longue; néanmoins pourquoi n'y pas ajouter la fantaisie suivante, qui fut envoyée au concours de 1871. Elle est intitulée *Deus! rien!* Vous en avez l'original; voici la traduction:

«Il est, par le monde, beaucoup de sots qui s'imaginent que de *rien* on ne saurait faire quelque chose; et moi, pour m'en rire, j'ai fourré dans ma tête de faire de rien quelques jolis vers.

»*Rien* de plus facile! que de malotrus sur la terre ronde, qui hier ne possédaient rien, et qui aujourd'hui regorgent d'argent (allusion à nos Américains; que dirait-il des nouveaux riches?) Puisque ces gens de *rien* ont pu amasser des trésors, moi, de *rien* fort aisément je ferai des vers.

»Je ne perdrai *rien* si je ne les fais pas bons; moi qui n'ai rien, je resterai comme devant sans *rien*. On pourra me dire: Pauvre sire, tu es un homme de *rien!* mais les impertinences n'ont en *rien* de prise pour moi.

»Si je réussis, quel ne sera pas mon bonheur! Le travail ne m'est rien, je compte pour *rien* la peine, et je serai réputé homme habile! y a-t-il *rien* de plus merveilleux au monde!

»Que sais-je encore? peut-être qu'avec rien je gagnerai l'once d'or et le *makhila*. Serait-ce le désir que j'en ai qui me dicte ce langage? mais, en vérité, il n'y a à désespérer de *rien*.

»Je me tais. *Rien* autre ne me vient à l'esprit; je finis sans guère avoir rien dit de bon; mais si mes vers ne valent rien, du moins ne feront-ils tort à personne.

»Insensé, que dis-je? ces vers ne valent *rien?* il est bien sûr que je les fais de rien; or, quant à moi, je ne voulais *rien* de plus. Heureux qui, dans l'ordre de ses désirs, ne manque de *rien!*»

Voilà bien, Monsieur, une boutade assez ingénieuse pour faire de rien quelque chose. Qui l'a pensée? Il me semble que j'aperçois la figure de l'abbé Adéma, souriant malicieusement dans le lointain. Me trompé-je? Je ne sais. J'ignore également le sort de cette composition.

1871, date fatale, ne vit pas, je crois, de prix de poésie. Ma collection du reste est incomplète. Aussi se peut-il que je ne parle pas ici de toutes les pièces méritantes; mais, après tout, il serait injuste de dire que les concours n'ont rien produit de remarquable. Les pièces citées, et quelques autres, si elles étaient réunies en une brochure, formeraient certainement une collection qui aurait du prix.

201. (Au prince Louis-Lucien. 3 décembre 1878.)

La lettre de V. A. du 26 dernier a été pour moi un vrai et grand soulagement; aussi, me suis-je empressé de faire part de la bonne nouvelle à M. d'Abbadie et à M. l'abbé Inchauspe, qui en auront autant de joie que moi. Mais, pour Dieu, Mgr, ne vous empresses pas au travail. Le travail est une chose qui ne s'achève jamais. Il en reste et il en restera toujours...

Pendant notre malheureuse guerre de 1870, trop vieux pour y prendre part, je ne trouvai pas d'occupation plus consolante que de travailler à traduire de *l'Imitation de J.-C.* Nos imprimeries languissaient en ce moment; je présentai ma traduction à M^{me} Lamaignère. Justement elle venait, pour occuper ses ouvriers, d'entreprendre la réimpression de la traduction de Chourio. Mon intention avait été de lui rendre service, et je lui aurais nui en allant de l'avant. Je m'arrêtai court.

Le sentiment qui m'inspirait fut-il bien apprécié? je ne sais. Quoiqu'il en soit, nos relations se relâchèrent et finirent par se rompre, ce qui ne m'a pas empêché d'attendre jusqu'à ce jour pour produire mon œuvre. Il me semble, qu'après un laps de sept années, il m'est permis de m'affranchir des attaches d'une délicatesse, exagérée peut-être. Par malheur, l'imprimerie Lamaignère est la seule ici qui travaille d'une manière convenable, et il m'est assez ennuyeux de recourir plus loin.

Une chose à laquelle je ne m'attendais pas, Mgr, c'est l'apparition à Bayonne d'un nouvel ouvrier à la vigne basque; et celui-ci promet d'être autrement sérieux que les Vinson, Hovelacque et C^{ie}.

Mgr Lacroix, devenu impotent, a préféré donner sa démission que de prendre un coadjuteur. Dès le début de son pontificat, il avait voulu parler basque à ses ouailles de cette langue, et son succès fut suffisant. L'exemple n'a pas été perdu pour son successeur, l'abbé Ducellier, vicaire général de Bayeux. Le nouvel évêque semble avoir une aptitude à l'étude des langues, puisqu'il en parle un certain nombre. En venant ici, il n'ignorait pas qu'il avait en partage un bon Diocèse; mais, chose rare dans la vie, son espérance a été dépassée. C'est pourquoi le voyons-nous, sans étonnement, se livrer avec ardeur à l'étude du basque. Il ne se propose, m'a-t-on dit, rien moins que de faire notre grammaire... Mgr Ducellier, j'en suis persuadé, ne voudra pas s'égarer dans, la sottise de Vinson et de Van Eys.

202. (A. M. Sallaberry, notaire à Mauléon. 7 décembre 1878.)

J'ai reçu les six opuscules dont vous m'annoncez le renvoi par votre lettre du 5 ct.

Vous me demandez quel peut-être le prix d'un exemplaire du *Gueroco guero* d'Axular. Les anciennes éditions des livres français, latins, grecs, etc., sont classées par les rapports des ventes parisiennes aux enchères publiques. Il en est tout autrement des vieux livres basques. Les bibliophiles et les bibliomanes se les disputent. Exemple: en janvier 1859, M. Francisque Michel ayant jugé à propos de convertir en argent les livres dont les Basques lui avaient fait présent, il se trouva dans le nombre deux exemplaires de *l'Imitation de J.-C.* (traduction souletine). L'un, bien conservé, avec larges marges; l'autre, plus usé, et ayant perdu un petit morceau de la table au dernier feuillet. La premier fut vendu 1000^f et le second 250.

Autre exemple: la traduction du Nouveau Testament par le ministre protestant Liçarrague s'est vendue 500^f en plusieurs occasions. Il 'n'y en a que huit exemplaires connus. Plusieurs sont précédés d'un petit traité protestant; mais les exemplaires glissés dans le Labourd ont été privés de cet appendice, dans l'espoir de faire recevoir l'ouvrage, qui n'a rien de protestant dans son texte. Ce petit traité fut aussi imprimé-séparément. L'édition n'en est connue que par un seul exemplaire, acheté pour 25 centimes et revendu 1000^f,

Je reviens à Axular. Il y en a trois éditions, dont l'une toute récente. La seconde est assez commune. Le prince Louis-Lucien, étant à St.-Jean-de-Luz en 1856, on lui en présenta six exemplaires. La première édition a plus de valeur comme rareté. Le prince Louis-Lucien la possède. Je ne sais s'il en existe d'autre exemplaire. Celui dont vous me parlez porte-t-il sous le titre *Bigarren edicionea*? Il importe de le savoir.

La 3^e édition est la meilleure; la 2^e est plus estimée, et la 1^{ère}, c'est à dire la plus mauvaise, a plus de valeur comme rareté. A cause de la difficulté d'arracher la 2^e édition à ceux qui la possèdent, je ne balancerai pas à en donner jusqu'à 20 et 30^f. Quant à la 1^{ère} édition, celui qui est assez heureux pour la rencontrer, l'obtiendra sans plus de difficulté que l'autre, parce que sa rareté est ignorée du public; mais elle ferait certainement beaucoup d'argent à Pans. La 3^e édition n'est pas épuisée: elle est d'un prix ordinaire.

Vous me demandez des renseignements sur les ouvrages nouveaux relatifs au pays. Je vous en signalerai les *Annales de la Propagation de la Foi*, en basque; et en français, un livre qui vient de paraître à Paris chez Didier et Cie, quai des Augustins, 35, prix 3^f50. Il est intitulé *Basques et Navarrais*, souvenirs d'un voyage dans le Nord de l'Espagne, par L. Louis-Lande, in-12.

Ce livre parle de nous très-accessoirement et seulement par la raison qu'on ne saurait rien dire de l'origine des Basques-espagnols, et de leurs libertés, sans toucher les Basques-français. Je commencerai par critiquer l'auteur. Il ne connaît pas notre histoire ancienne. Notamment il erre absolument sur la question de la conversion des Basques au christianisme; en second lieu, il touche quelques autres points avec une science imparfaite; enfin, on reconnaît en lui l'homme aux idées modernes, aucunement réfléchies; un élève tel qu'on les fait dans nos collèges, où les questions d'histoire, de morale et de religion sont traitées avec une légèreté déplorable. Et cependant la bonne foi éclate jusqu'au milieu de ses erreurs. On sent, qu'avec une éducation meilleure, cet homme intelligent eût fait un publiciste remarquable et de bonne doctrine; la logique l'amènera à changer de sentiment sur des points essentiels, si le milieu dans lequel s'écoulera sa vie (on sent qu'il est encore jeune, dans la force de l'âge) lui permet de réfléchir et de coordonner ses idées avec les inspirations intimes de son âme. Je laisse de côté les choses qui relèvent de la haute morale; elles exigeraient presque un cours de philosophie; je ne citerai qu'une question de fait, et qui est la question du moment.

Louis-Lande n'est pas en principe ennemi des *fueros*, loin de là et il en donne mille preuves. Mais pourtant, il les condamne en définitive. En a-t-il saisi la portée dernière? Je le nie. Imbu des idées modernes d'unification et de centralisation, (au fond il n'est pas centraliste, mais il ne s'aperçoit pas de la contradiction entre son intuition secrète et ce que j'appellerai ses préjugés d'éducation), imbu dis-je de ces idées dites modernes et qui sont tout simplement révolutionnaires, il condamne à mort les *fueros*. Il aurait dû abandonner ce qui ne peut plus exister, et garder précieusement ce que les *fueros* contiennent de très-bon, de parfaitement bon.

Avant la Révolution de 93, les gouverneurs de Bayonne adressaient souvent des ordres aux maires du Labourd. Ceux-ci se gardaient bien de leur répondre; ils en écrivaient à leur syndic général, qui traitait l'affaire. On voit là l'esprit de conservation de l'autonomie particulière de la province. Le besogneux Louis XV décrétait des impôts nouveaux, contre les privilèges du pays; les labourdins se soumettaient, mais ne permettaient pas l'ingérence d'agent français de perception. Ils se cotisaient suivant les états dressés par leurs députés et leur syndic. Voilà le gouvernement le plus représentatif et le plus démocratique qui puisse exister. Ce que je dis

ici des Basques se voyait, quoique avec des différences, dans toutes les provinces.

Ce système de gouvernement avait peut-être l'inconvénient de quelques lenteurs (rien n'est parfait en ce monde), mais la maudite centralisation n'a-t-elle pas l'horrible inconvénient de nous condamner à être victimes impuissantes de bouleversements périodiques, tous les 15 ou 20 ans? On pouvait auparavant chasser le roi de Paris et l'immense majorité des provinces ne bougeait pas. La moitié de la France pouvait être conquise par l'étranger, et l'autre moitié parvenait à rétablir les affaires. Aujourd'hui, quand Paris est perdu, tout est perdu. Si un groupe d'ambitieux renverse le gouvernement, toute la France tremble inerte et sans force, parce qu'il n'y a plus de provinces, plus d'organisation, en dehors de la capitale. Le ressort central étant brisé, il ne reste plus rien. Les hommes qui dominent aujourd'hui veulent la révolution en permanence, le provisoire perpétuel, comme l'a dit si bien Naquet. Un peuple ne saurait vivre de révolution.

Les Girondins français l'avaient compris; les cantonalistes espagnols tendaient au rétablissement des provinces; la république des Etats-Unis ne subsisterait point 50 ans, si elle fondait ses 22 Etats en un seul.

L'Espagne s'efforce d'imiter nos erreurs; elle cherche à tout unifier, à tout centraliser. Puisque Bismarck a condamné tout Européen à porter les armes, nos frères d'Espagne doivent renoncer à ne vouloir servir que dans leurs provinces.

D'ailleurs déjà, en pratique, ils ne se bornaient pas là. Ils ont pris François 1^{er} à Pavie. Mais la science militaire a progressé; il faut servir même en temps de paix, afin d'être prêt pour la guerre.

La question des autonomies provinciales est bien autre. Là se trouve la sauvegarde de la liberté vraie, sans hypocrisie et sans mensonge...

Je ne vous engage pas moins à lire l'ouvrage de M. Louis-Lande. Vous y verrez des choses très-curieuses; vous y apprendrez, sur nos frères d'Espagne, des particularités parfaitement ignorées ici. Et puis, un style correct, limpide, coulant, un peu trop fleuri quelquefois, avec des cliquetis de mots, à de rares intervalles; en somme, une lecture fort agréable. C'est un livre à étudier avec liberté d'esprit.

203. (Au prince Louis-Lucien. 27 mars 1879.)

Je remets à la poste, en même temps que cette lettre, un numéro de la *Semaine de Bayonne*. Il est de peu d'importance; il s'agit seu-

lement d'une inscription basque, qu'on vient de placer dans les fondements d'une église en construction, à Hasparren. La rareté du fait me porte à vous envoyer l'article.

Nous sommes toujours désireux, Mgr, de savoir des nouvelles de votre santé, et je saisis cette occasion pour venir vous prier de vouloir bien nous en donner...

J'étais depuis deux mois comme en fuite à Bardos, loin du bruit, me livrant innocemment à des plantations d'arbres. A peine de retour, je reçois la visite épistolaire de M. Jules Ferry, notre ministre de l'Instruction publique. Il ne venait pas me complimenter; non, c'est ma pension littéraire qui me vaut tant d'honneur. Le ministère est cerné par tant de patriotes, aux appétits inassouvis, qu'il est bien obligé de ramasser jusqu'aux bribes, pour essayer de diminuer un peu la cohue.

J'ai répondu à M. Ferry que l'indemnité, qui m'avait été allouée, n'était pas une faveur, mais la condition pour laquelle j'avais brisé ma carrière, et qu'il n'y aurait aucune justice à me priver aujourd'hui d'une indemnité, prix d'une position perdue et impossible à regagner. Mon raisonnement sera parfaitement inutile: soit, mais je ne cède pas sans combattre.

Je reçois à l'instant de M. d'Abbadie une lettre dans laquelle il me marque qu'il n'a de V. A. que des nouvelles indirectes, et c'est à l'occasion d'une publication que M. Kent se propose de faire, et à laquelle vous avez bien voulu collaborer pour la partie basque.

Plusieurs de nos jeunes ecclésiastiques sont entrés dans l'ordre des Bénédictins. Ils ont formé un établissement dans les bois de La Bastide-Clairence. Dernièrement l'abbé Joannateguy, qui a publié en basque *Quelques vies de Saints*, a embrassé le même Ordre. Puisse-t-il propager parmi ses Confrères son goût pour les lettres basques.

J'étais mal renseigné quand je disais que notre nouvel évêque se proposait de nous doter d'une Grammaire. C'est un chanoine de Bayonne qui veut lui procurer la commodité d'apprendre notre langue.

204. (A M. Antoine d'Abbadie. 7 avril 1879.)

Vous me plaignez d'avoir affaire à Jules Ferry. Les pertes matérielles m'ont toujours trouvé stoïque. M. Thiers, parlant à l'Assemblée nationale, de la République sans républicains, traitait ceux-ci de faméliques. Aujourd'hui, il les appellerait des détrousseurs...

Voici la traduction du quatrain de M. Kent. Après avoir essayé. les mesures longues de notre prosodie basque, j'ai préféré la forme du dixain qui est plus rapide, plus entraînant.

Cette qualité se fera peu sentir dans la plate traduction littérale française, dont je fais suivre mon texte. Des vers peuvent seuls valoir des vers.

Gure Pio sainduaren
 Gurutzeen artetik,
 Hala nola Mariaren
 Zazpi doloretarik,
 Horra non zaikun bizia
 Sortzen heriotzetik;
 Hestura gaitzen erditik
 Horra bozkalentzia;
 Eta zeruen gainetik
 Horra horra argia!

D'entre les croix de notre saint Pie, comme des sept douleurs de Marie, voilà que de la mort nous naît la vie; du sein des cruelles angoisses, voilà la joie; du haut des cieux, voilà voilà la lumière.

Variante que j'aurais dû envoyer et qui est restée oubliée. Après les 4 premiers vers qui restent sans changement:

Horra non heriotzetik
 Sortzen zaikun bizia,
 Hesturen erditik
 Bozkalentzia,
 Zeru gainetik
 Argia!

205. (Au prince Louis-Lucien. 27 avril 1879.)

J'ai reçu les trois notes (en double exemplaire) relatives au *que* pronominal béarnais, et j'en ai remis la moitié à M. l'abbé Inchauspe.

Je reçois à l'instant même la *Grammaire comparée* de M. Van Eys, et je remercie infiniment V. A. de cet envoi. Je dois pourtant vous avouer que la vue de ce terrible volume m'a plus effrayé que réjoui. Le passé de M. Van Eys nous assure qu'il n'a pu si longuement écrire, sans émailler son livre de mille erreurs. Ah! mais ça me fait peur!

Jugez si j'ai tort: j'ouvre le livre et je tombe sur la page 72, et je lis: «Le suffixe *Gabe*». *Gabe* étant un nom substantif, usité à tous les cas, et l'auteur voulant le restreindre au simple rôle de suffixe, il n'en pourrait résulter qu'un raisonnement boiteux.

Sur quelques observations incomplètes, M. Van Eys croit pouvoir

établir une règle à laquelle, dit-il lui-même, on ne se conforme pas toujours. Je le crois bien. Que n'a-t-il tout de suite conclu que ce qu'il pensait d'abord être une règle, n'était rien moins que cela?

J'ouvre le livre plus loin, à la p. 105, et je trouve: «*Elibat*, quelques-uns. Nous ignorons comment ce pronom est composé»). Il n'y a là aucune composition. *Eli* est un nom collectif signifiant *troupe*, *groupe*, *un certain nombre*.

J'ai sans doute joué de malheur en ouvrant deux fois le livre, pour ne rencontrer que deux preuves de l'insuffisance des connaissances de M. Van Eys, en fait de langue basque. Je devrai m'armer de courage pour affronter son long travail.

206. (A M. Campion, à Pampelune. 1^{er} mai 1879.)

J'ai reçu, par l'entremise de M. d'Abbadie (de l'Institut), communication du programme des fêtes d'Elizondo, et pour ma part j'approuve vos idées.

Il y a près de 30 ans que nous avons ici des solennités de ce genre. L'expérience nous a appris qu'il faut laisser aux poètes le choix des sujets que chacun veut traiter. Ils ne sont pas assez exercés pour les soumettre à des règles plus rigoureuses. L'objection tirée de la difficulté de juger entre des pièces de genres très-divers était spéculative et n'a pas résisté à la pratique. La supériorité perce toujours.

M. d'Abbadie n'a peut-être pas bien compris votre intention de donner, par surcroît, un prix sur un sujet déterminé. Quant à moi, je vous approuve fort. Seulement l'énoncé *Eskualdun gogoak* et les mots qui le suivent me paraissent vagues, et je ne saurais que répondre à quelqu'un qui me demanderait de préciser ce thème.

Nos anciens programmes prescrivaient aux concurrents de fournir une composition de 50 vers. Jamais cependant nous n'avons vu en cela qu'une simple indication.

On n'a pas été plus difficile sur la question des noms d'auteurs. Les pseudonymes abondent toujours. Une fois les lauréats proclamés, les auteurs se font connaître. Il y en a eu qui, voulant rester inconnus, ont désigné des œuvres charitables pour profiter des prix. On a respecté les motifs délicats de leur conduite et on s'est conformé à leur désir. Si la presse de vos contrées faisait connaître cet usage, vous auriez peut-être des concurrents capables, qu'une fausse honte retient en arrière.

Une chose à stipuler, c'est que les airs des chants soient purement basques. Les auteurs couronnés prennent leurs mesures pour l'exé-

cution des chants; mais on vient à leur aide, quand ils sont embarrassés.

Ici, les communes qui obtiennent l'avantage d'un, concours pour leur fête se chargent de l'impression des pièces. On en tire 250 exemplaires. Votre appel à toutes les provinces semblerait demander un supplément, qui serait expédié de divers côtés. C'est là un bon moyen de propagande nationale. L'union fait la force, et c'est ce que nous, Basques de France, souhaitons de voir régner chez nos frères d'Espagne.

207. (A M. Antoine d'Abbadie. 2 mai 1879.)

J'ai écrit hier à M. Champion. Son programme me paraît bon. On y propose deux prix: l'un pour une composition dont le sujet reste au choix des concurrents, et l'autre sur un sujet déterminé: *Eskualdunen gogoak* Ce n'est pas mal. Seulement ce titre, avec le peu de mots qui le suivent, me laisse dans le vague, et j'ai dit que si quelqu'un me demandait de mieux préciser le thème, je ne saurais que répondre. J'ai ajouté que le nombre de 50 vers n'a pas été considéré dans nos concours comme une prescription rigoureuse, mais bien comme une simple indication.

J'ai marqué à M. Champion qu'il serait bon de stipuler que les airs des chants seraient purement basques.

Quant aux noms des concurrents, voici ce que j'ai dit: Les pseudonymes abondent toujours dans nos concours. Quand les lauréats sont proclamés, les auteurs se font connaître. Il y en a eu qui, voulant continuer à garder leur incognito, ont désigné des œuvres charitables pour profiter des prix. On a respecté les motifs délicats de leur conduite, et on a obtempéré à leur vœu. Si la presse vasco-navarraise faisait connaître ces dispositions libérales, on réussirait peut-être à faire concourir les capacités, que des raisons particulières tiennent à l'écart, de peur de livrer leurs noms.

J'ai terminé ma lettre en disant que les communes favorisées d'un concours faisaient imprimer à 250 exemplaires les pièces couronnées, et j'ai manifesté qu'après l'appel adressé cette année à toutes les provinces, un supplément destiné à être expédié de divers côtés serait fort utile comme moyen de propagande nationale...

Avez-vous remarqué ce prix de 40^f promis à celui qui maniera le mieux la hache? Il s'agit ici sans doute d'encourager les laboureurs à s'exercer sur la fabrication de leurs outils. On rencontre dans toutes les communes des hommes très-adroits dans ces sortes de travaux. La Société procurera des pièces de bois sur lesquelles les

concurrents doivent faire leurs preuves. Cette dernière disposition m'avait d'abord échappé. J'avais cru qu'il s'agissait de lancer la hache comme les Grecs lançaient le disque, car ce n'est pas là un jeu inconnu à nos Basques, qui s'exercent, également à lancer le levier en fer. La hache doit être remplacée par le disque, de peur d'accident. J'étais tenté d'envoyer deux ou trois louis pour les deux exercices que je mentionne. Réflexion faite, je trouve qu'il y a suffisamment d'innovations la présente année. A plus tard.

Moi, qui ai habité toutes les parties de notre Vasconie, je reste frappé de la disparition graduelle de la gaîté basque. Si on compare notre état social actuel à celui que M. Boucher de Crèveœur décrit dans ses Souvenirs du *Pays Basque en 1820 et 1821*, on ne peut s'empêcher de déplorer les changements qui se sont opérés dans les mœurs du pays. Si on joue, c'est aux cartes. Les places pour la paume sont abandonnées en plus d'un endroit. A St. Pierre d'Irube, on les a labourées ou détruites. A Bardos, on n'y voit que de l'herbe. Un bon nombre de communes possédaient des petites places dans les quartiers isolés. Tout a disparu. Elles ne sauraient se relever, à cause de l'adoption du gant, tressé de bois.

Aujourd'hui, la jeunesse s'engouffre, après les Vêpres, dans les auberges. Pour la ramener sur la place publique, on devrait remettre en honneur les courses à pied, les sauts basques, les sauts à pieds joints et avec la barre, les exercices du disque et du levier, etc., etc. La plupart de ces jeux reprendraient faveur, si on envoyait des petits prix, de 10^f par exemple, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Il faudrait qu'une Société d'Amis du pays s'en mêlât, pour donner plus de crédit et d'entrain à ce réveil de la nation. Et ce serait encore là un moyen d'influence contre les pernicieux agissements de certains partis politiques.

La griffe démagogique s'étend à l'occasion sur nos paysans, et pas toujours sans succès. En 1849, la minorité approcha de la majorité. Renaud fut élu et Chaho l'eût été, sans sa chute près de Jurançon; on le croyait mort ou mourant, et il lui manqua 300 voix, quand il en fallait environ 50.000, pour être représentant. Ces temps-là sont passés, mais la leçon n'est pas à mépriser.

Je terminerai cette longue missive par vous signaler quelques ouvrages intéressants:

1.^o *Basques et Navarrais*, par L. Louis-Lande. Chez Didier et C^{te}, quai des Augustins, 35.

2.^o *Les sauvages Ba-Hnars*, par l'abbé Dourisboure (des Mis-

sions Etrangères). Chez Soye, dépôt rue de Mézières, 6. L'auteur est de Briscous, et remplit en ce moment les fonctions de vicaire apostolique du Vicariat d'Annam (Cochinchine).

3.^o *Vie et lettres du R. P. Garicoits*, fondateur de la Congrégation des prêtres du Sacré Cœur de Jésus, par le P. Bourdenne. A Pau, à la librairie catholique de Bergerot.

4.^o *Vie de L'abbé Cestac*, fondateur du Refuge d'Anglet, par l'abbé Puyol, qui était, sous l'Empire, chapelain de Ste. Geneviève. Je n'ai pas encore cet ouvrage que je peux me procurer au Refuge. L'abbé Cestac fut une des bêtes noires de Chaho. Chaho mourut, et ses diatribes disparurent si bien que nous n'avons réussi qu'avec la plus grande peine à en découvrir un exemplaire pour l'abbé Puyol.

J'ai reçu le grand in-8.^o de 535 p. de Van Eys. Dépôt chez Maisonneuve, quai Voltaire, 25. Je l'examine avec le plus grand soin.

208. (Au prince Louis-Lucien. 14 mai 1879.)

Je mets à la poste un numéro de *l'Avenir*, de Bayonne, dans lequel on a réimprimé la liste de quelques mots, inusités en Soule, liste dont Liçarrague a fait suivre sa traduction du Nouveau Testament. On a prétendu la reproduire avec la plus minutieuse exactitude. A-t-on réussi? C'est possible, mais je reste dans le doute...

La lettre de V. A. du 3 approuve ce que j'ai dit au sujet de *gabe* et se tait sur *eli*. J'ai pensé que le doute subsiste dans votre esprit.

Je n'ignore pas que M. Gèze, dans sa Grammaire souletine, classe *elibat* au nombre des proverbes. M. l'abbé Inchauspe est aussi, je crois, de cette opinion. Certes, c'est une autorité; mais l'étude démontre son erreur. J'avais relevé ce mot quand j'habitais en Soule. Il y est usité comme substantif. Les analogues *zoumbait*, *batzu*, demandent le verbe pluriel: *zoumbaitek* ou *batzuk erraiten dizie*. Le contraire a lieu avec *eli bat*. D'ailleurs *bat*, nom de nombre, diffère essentiellement du suffixe *bait*. Mais voici une autorité décisive.

Ouvrez les Proverbes d'Oihénart, n.^o 499.

Elzoz ere elia gaitz, (mot pour moi) la troupe des moucherons elle-même est fâcheuse, c. à d. les moucherons eux-mêmes, quand ils sont en bande, sont difficiles à supporter.

Le gros volume de M. Van Eys ne doit pas passer pour œuvre de maître. Pour ma part, je le visiterai par le menu, et mes critiques seront faites à bon escient. Mais l'étendue de l'ouvrage exige bien de temps.

209. (A M. Sallaberry. 15 mai 1879.)

Je croyais que cette année-ci Mauléon verrait les distributions des prix de chants d'improvisations, de jeu de paume, etc., que M. d'Abbadie se plaît à donner au Pays Basque. Il paraît que ce projet est remis à l'an prochain. C'est la Haute Navarre qui obtient cette fois le privilège.

Les fêtes d'Elizondo (25 juillet) vont être des plus brillantes. La Société de la Revue *Euskara* ajoute aux anciens prix. Le programme attendu ne peut guère tarder à paraître. Il y aura plusieurs prix de poésie et de composition en prose. J'ai demandé, et l'on a agréé ma requête, que la musique soit exclusivement basque. Sans cela, il faudrait opposer les compositeurs français aux compositeurs espagnols, et le caractère de la fête serait dénaturé. L'émulation doit se tenir sur le terrain purement basque. La Navarre et le Guipuscoa, et peut-être aussi la Biscaye paraîtront au concours. La Soule restera-t-elle en arrière? Je ne veux pas le croire.

C'est à Messieurs les Mauléonnaic à réchauffer et même à diriger vos bardes. Ceux-ci n'ont guère envoyé jusqu'à présent que de la prose rimée. La poésie meurt-elle donc chez vous? et pourtant vos jolies romances attestent qu'au moins elle a eu de beaux jours. Qu'elle se réveille, voici l'heure.

Il y a quelques années, je vous signalai un chant appartenant au théâtre basque. Ou en pourrait tirer parti aux fêtes d'Elizondo. Auriez-vous la complaisance de me l'envoyer? Marquez-moi, je vous prie, les airs qui nous feraient honneur au concours prochain.

210. (Au prince Louis-Lucien. 15 mai 1879)

M^{me} Lamaignère s'est empressée de m'envoyer l'épreuve de la lettre que V. A. désire de rendre publique. Je mon côté, De me hâte de vous l'adresser sous ce pli.

M. l'abbé Inchauspe, que je quitte à l'instant, est revenu de son opinion sur *eli*. Le très-regretté P. Uriarte emploie bien *ele*, avec, la signification de troupeau de moutons. Reste à savoir si ce mot n'est pas usité dans un sens plus étendu. Je m'en assurerai chez nos capucins espagnols. Le rapprochement de *eli*, *ele*, produit un effet si frappant sur l'esprit, qu'on est porté à leur attribuer identité.

Que d'insolence, dès les premières pages, dans le dernier livre de Van Eys! Je procède par ordre, dans mon examen. J'y trouve plus d'une phrase vague et qui semblent parfois impliquer contradiction. Ce pauvre homme prétend comparer les Grammaires de nos dialectes et il ne discerne pas auquel de ces dialectes appartiennent les livres qu'il a entre les mains.

Je crains qu'il faille un volume presque aussi gros que le sien pour relever toutes ses erreurs. Afin d'en pouvoir traiter, un certain nombre, avec une étendue convenable, ne serait-il pas à propos, par exemple, de s'inscrire en faux tout simplement contre telles et telles de ses assertions, et de lui offrir la preuve sur 50 ou 100 points à son choix? Je vous prie de vouloir bien m'en dire votre jugement.

211. (A. M. Antoine d'Abbadie. 19 juin 1879.)

Je présume qu'avant ce jour la prétendue *Grammaire comparée des dialectes basques* a paru sous vos yeux, et que vous avez vu cent et une preuves de l'incapacité de l'auteur. J'avoue que M. Van Eys m'a trompé; je m'imaginai qu'un homme, qui s'est essayé à fabriquer une Grammaire basque, quelque défectueuse qu'elle pût être, en 1865, et qui n'a plus cessé d'étudier notre langue, avait acquis une certaine somme de connaissances, dont son gros volume actuel serait le dépôt. Illusion!

Le corps de l'ouvrage est un fouillis inénarrable d'opinions, d'hypothèses et d'erreurs de toute sorte; la langue basque y est complètement défigurée. Solécismes, barbarismes, contresens, fausses appréciations s'y heurtent dans un pêle-mêle sans pareil. Il y a la tel paragraphe, d'une vingtaine de lignes, qui ne contient pas moins d'une erreur par chaque ligne.

J'ai commencé mon examen, et, arrivé à la page 44, je me trouve avoir déjà noirci beaucoup de papiers. Je vais continuer néanmoins, sauf à piquer ensuite dans le tas. Il faut ou laisser passer en silence cette œuvre indigeste et mauvaise, ou démontrer son faux aloi. J'avais d'abord pensé que le mieux serait de s'inscrire en faux contre une quantité de propositions, et d'offrir à l'auteur la preuve sur 50 ou 100 points à son choix. Cette marche est-elle pratique? Quel moyen de publicité employer pour cela? Et pourtant, la publicité est seule efficace au cas présent. De là mon embarras. Voudriez-vous bien m'en dire votre avis?

Vous savez que, même du mal on peut retirer du bien; c'est ce qui va résulter de l'élucubration de notre Hollandais. Des points de grammaire, auxquels on n'avait pas songé, seront mis en évidence. En voici un qui a son prix:

«L'agent, nous dit M. Van Eys, porte toujours la caractéristique *k*, même, avec le verbe passif.» Si cela était vrai, on ne dirait plus *gizona hil da*, mais bien *gizonak hil da*.

Toutefois, il ne faut pas croire que l'idée de M. Van Eys ne se rattache pas à quelque vérité inaperçue, mais sur laquelle il erre.

Pour prouver son assertion, il cite une phrase estropiée. Je ne m'arrête pas à ce détail; je comprends ce qu'il veut dire et j'établis une phrase correcte: *Jainkoak egina da mundua*. Le verbe passif ou intransitif est *da*; il ne saurait avoir d'agent; son sujet est patient, *mundua*, et non point *Jainkoak*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le participe *egina*, qui sert ici de nom verbal et qui vient d'une racine à sens actif, a le singulier privilège de conserver son agent intact, *Jainkoak*. Il en résulte que la traduction *mot pour mot* est probablement impossible en aucune langue. Chacun comprendra le sens: c'est Dieu qui a fait le monde, c'est par Dieu que le monde a été fait. Mais quelle est la langue qui traduira par deux sujets, l'un passif, l'autre actif, sans régime? Certainement M. Van Eys n'a pas entrevu, même de loin, cette particularité si curieuse; il a remarqué la présence d'un agent en compagnie d'un verbe intransitif et il a pris le Pirée pour un nom d'homme. Néanmoins, il a droit à nos remerciements.

212. (A M. Sallaberry, à Mauléon. 21 juin 1879.)

Vous possédez, à n'en pas douter, la première édition d'Axular. Car voici le titre de la 2^{me}: *Gueroco guero edo gueroco luçamendutan ibiltceac eta arimaren eguïtecoac guerocotz uzteac cenbat calte eguiten duen, Escritura saindutie, Eliçaco dotor-etaric eta liburu devocionez coetaric Axular Saraco erreterac vildua eta argitara emana.*

Bigarren edicionea corrigetua eta emendatua.

Bordelen eguina G. Millanges Erregueren imprimatçaillea baitan.— 1642.

Vous voyez combien ce titre diffère du vôtre. il semblerait qu'il doit y avoir aussi quelque chose de changé au premier texte, à moins qu'on n'ait mis par habitude *corregitua eta emendatua*, ce qui serait plus étonnant dans un livre basque que dans un livre français.

Comme édition princeps, et surtout à peu près introuvable, votre Axular a nécessairement plus de valeur que le mien, aux yeux d'un bibliophile, quelque peu atteint de bibliomanie. Quel prix pourrait-il faire à une vente? La petite déchirure, insignifiante pour nous, serait fâcheuse. L'état de conservation et la largeur des marges importent aussi. Néanmoins, si deux bourses vigoureuses se trouvaient là, disposées à la lutte, supposant le livre dans les conditions voulues, le chiffre pourrait être gros: 100^f, 300^f; que sait-on? Sans cela, 30^f, 40^f? Je ne sais. Le hasard servirait de régulateur.

Je ne connais, d'une manière certaine, qu'un exemplaire de la première édition: celle du prince Louis-Lucien. Il me semble que

M. d'Abbadie m'a dit, l'hiver dernier, qu'il en a un autre exemplaire; mais je ne peux l'affirmer.

Je suis marri de voir que les Basques de France paraissent disposés à abandonner le concours de poésie et de prose. Un joli conte, bien raconté, suffirait pourtant, et Dieu sait si certaines vieilles en savent! Une fable, celle-là en vers bien tournés, et point tirée d'auteurs connus, aurait encore des chances. *Ez duzu hor senthagallarik egiteko.*

La poésie dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre est bien le chant de l'ange dans la pastorale. Je ne l'ai entendu qu'une seule fois, et le souvenir que j'en ai gardé me fait souhaiter de l'avoir. Vous seriez bien bon de prendre sur un moment de loisir, pour m'en envoyer une copie.

Dans ce moment, un Hollandais me donne une rude besogne. C'est M. Van Eys, auteur d'une Grammaire basque et d'un Dictionnaire. Il vient de faire paraître un volume in-8.^o de 535 pages, intitulé *Grammaire comparée des dialectes basques*. Il y défigure complètement notre langue. Son gros livre est un fouillis de toute sorte d'erreurs. Il avait déjà reçu sur les doigts, de divers côtés, et il adresse des insolences à tous ceux qui l'ont désapprouvé. Cette fois, il faudrait procéder à une exécution en règle.

213. (A. M. Antoine d'Abbadie. 25 juin 1879.)

Que le prince Louis-Lucien ne veuille plus se commettre avec le sieur Van Eys, ne me cause aucune surprise. Ce parti-là, n'avez-vous pas eu le besoin de le prendre envers Chaho? Je m'en souviens comme si c'était d'hier.

Je n'ai pas voulu répondre non plus à une incartade de M. Van Eys, en 1868; je ne suis pas aujourd'hui tenu à la même réserve. Je me promettais donc de relever vivement ses impertinences, adressées au prince, non cependant sans l'aveu du prince lui-même, sur les matières controversées. Mais, par malheur, on a bien autre chose à faire à Chislehurst qu'à songer à Van Eys et au basque. Le hollandais perdra-t-il pour attendre? Je ne le pense pas. Il jettera des cris de paon effarouché, dès qu'il se sentira piqué. Sa manière de discuter est tout à fait teutonique.

Le pauvre Vinson était curieux, faisant patte blanche et obligé d'éreinter son adversaire, avec l'éventail de plumes venu de l'Inde, lorsqu'ils ont eu maille à partir ensemble. Je ne doute pas que, cette fois, M. Van Eys ne se prête lui-même à tout ce qu'on voudra lui dire.

J'accepte volontiers soit *Academy* soit *Athenæum* pour confident

des justes doléances du basque. Je vais résumer quelques griefs principaux; je vous enverrai ma plainte, espérant qu'il vous plaira de la revêtir au goût anglais,

Je n'entends absolument rien dire de la fête d'Elizondo. Je crains fort que ce concours ne fasse fiasco de notre côté. J'avais écrit à M. Sallaberry, auteur du recueil des chants populaires basques, mis en musique, le priant d'engager les bardes de la Soule à paraître au concours. Sa réponse présage l'abstention. Quelque chose qu'il en soit, je me ferai un devoir et un honneur de vous accompagner à Elizondo

214. (Au même. 27 juin 1879.)

Je reçois à l'instant une lettre de M. Arthur Champion et je crois devoir vous la communiquer en original, de peur que ma traduction ne soit pas suffisamment exacte.

La question la plus importante est relative à la partie de paume annoncée, *Errebotean chisterarekin*. Les Navarrais y renoncent pour leur part, peu exercés qu'ils sont à cette manière de jouer. Ils se réservent *pour la longue*. C'est leur jeu favori. Voilà aussi un motif de plus de faire paraître nos excellents *chisterari*. Il me semble que d'ici au 25 juillet il y aura une partie entre les basques-français.

La Société Euskarienne souhaite de savoir si vous honorerez de votre présence la fête d'Elizondo et quel nombre de personnes vous y accompagneraient. On ne parle pas de la date de l'arrivée, mais c'est sous-entendu, puisqu'on se propose de venir vous recevoir à l'entrée du Baztan.

M. Champion regrette trop le lapsus qui dit *gutienik* au lieu de *gehienik*, en parlant du nombre de vers que doivent compter les poésies du concours. J'avais supprimé ce mot malencontreux dans la traduction française du programme., Une rectification n'est pas nécessaire; elle arriverait d'ailleurs trop tard.

215. (A M. Champion, à Pampelune. 1^{er} juillet 1879.)

J'ai communiqué à M. d'Abbadie votre honorée lettre du 26 du mois dernier, et je viens de recevoir la réponse suivante:

M. d'Abbadie va s'occuper de lier une partie entre *Chisterari* français, pour donner le spectacle de ce jeu à ceux des Navarrais qui ne le connaissent pas.

M. d'Abbadie est en parfait accord avec vous pour la formation des jurys du concours. Il se rendra à Elizondo, quelque temps qu'il fasse, et je l'accompagnerai, dans une voiture que nous prendrons à Irun. Il n'aura du reste, avec lui, que son homme d'affaires. J'attends un avis ultérieur pour le jour du départ.

Il me serait infiniment agréable, Monsieur, d'accepter votre gracieuse invitation aux fêtes de St. Firmin! Voir, un jour de fête, vos populations navarraises dans leurs costumes nationaux, est pour moi une perspective des plus attrayantes; et néanmoins, je n'ose, me promettre de pouvoir en profiter, dans une aussi belle occasion. Cela dépend de l'arrivée de M. Anglecourt, qui s'est annoncé chez moi pour un travail sérieux, et je ne sais au juste quand il arrivera. Si les circonstances me retiennent ici, je vous prierai d'accepter l'expression de tous mes regrets; mais je ne vous serai pas moins reconnaissant de votre aimable proposition.

216. (Au même. 11 juillet 1879.)

Je pense que Don Damazo Legaz nous apportera prochainement les pièces qui vous sont parvenues pour le concours d'Elizondo. Le mieux serait qu'il pût arriver au plus vite, pour vous donner le temps d'aviser les vainqueurs et de faire imprimer les pièces.

Nos Basques-français ont envoyé de bons vers; mais ils sont dépassés de beaucoup par les poètes de Guipuscoa et de Biscaye, qui ont envoyé directement à l'imprimerie Lamaignère des compositions étincelantes de beautés. Malheureusement, nous ne possédons pas la musique des poésies. *Euskera-lorazko sortachua*, *Pleurs sur la mort de l'Euskara*, est admirable; quoique les paroles en soient correctes au point de vue politique, malgré les regrets sur les *fueros*, nous ne voudrions pas vous causer de l'embarras, de la part de la malignité de vos ennemis. Que M. Legaz nous apporte la pensée de *l'Elkargoa* sur les pièces de ce genre, car il y en a plusieurs.

217. (A M. Antoine d'Abbadie. 11 juillet 1879.)

M. Damazo Legaz, délégué par *l'Elkargoa* navarrais, n'est pas encore venu. J'écris à M. Campion pour presser l'arrivée de ce délégué. Je serais bien aise que vous puissiez venir prochainement à Bayonne, pour porter votre jugement sur une question délicate. Les pièces françaises sont entièrement effacées par les guipuscoanes et les biscayennes, arrivées directement chez M^{me} Lamaignère. Parmi ces poésies, il y en a une de Philippe de Arrese, d'Ochandiano, *la Mort de l'Euskara*. Rien de vrai, de patriotique, de poignant, comme les larmes de sang de ce Cantabre.

Comment lui refuser le prix (il est bien difficile que les Navarrais le dépassent) à un morceau de telle grandeur? D'autre part, faut-il considérer, non pas tant ses paroles, qui sont correctes, mais sa portée politique dans la position actuelle de nos frères d'Espagne. Je signale à M. Campion cette situation.

Il appartiendrait à *l'Elkargo*, partie la plus intéressée, d'émettre son avis.

218. (A D. Phil. de Arrese à Ochandiano. 11 juillet 1879.)

Juan-Pedro Duvoisin ethorkiz nafarrak, sortzez Ainhoar Bayonan dagoenak don Felipe de Arrese Ochandiokoari, agur.

Irakurtu eta ederrexi dut, Jauna, zure *Eskera-lorazko sortachua*. Naizen arren erabakitzaileetarik Elizondoko bestetarakotzat egin dien eresien gaineko, ez dakit nolako begiz ikusia izanen den zure eginkaria, zeren ez baikare oraino bildu Nafarrekin eta ez ditugun eskuetan Iruñera bidaliak izan diren eresiak.

Hemen guziak gare zuen anaya eta adiskide zailenak; zuen ona nondik atera daitekeen begira gaudezi. Aria hortaz, gure artean badire gizonak zein beldur baitire damu egin Espainiako gobernuari, batzarre handi batetan erantzunez eresia herritarrak. Hori hala da; bainan hala ere, nik ez dut uste zure nigarrak zoko ixuan gordetzeko direla. Aitzitik! Elizondon erantzun detzaten, edo ez, nahi nuke hel ditezen, era batez edo bertzez, mendi gorenatarik erreka behe-retaraino, eta handik esker-eskuin, Ebrotik ixasbazerretaraino.

Zuri erakusteko, Jauna, zembat ederresten, miresten eta pre-zatzen ditudan zure bihotz-jauzi herritarrak, bidaltzen darotzut ene iduri iguzkiz-egina, begira diozozuntzat, adiskide baten arpegiari bezala.

Jainkoak begizu, Jauna, egun luzez osasun eta zorion.

219. (Au prince Louis-Lucien. 24 juillet 1879.)

Combien n'avons-nous pas souffert ici du terrible coup qui a subitement atteint V. A. Que Dieu qui l'a permis vous donne la force de le supporter. Que dirai-je de plus, si ce n'est que tous nos vœux et nos prières s'élèvent pour demander la conservation de votre chère santé...

Pour essayer de vous distraire un moment de ces tristes pensées je mets à la poste à votre adresse les 2^e et 3^e fascicules des *Légendes basques*, de la part de M. Cerquand, inspecteur de l'Académie de Bordeaux, et cinq pièces de vers dont l'une, très-remarquable, composée par M. Philippe de Arrese y Beitia, d'Ochandiano. L'auteur n'a pas voulu l'écrire dans son propre dialecte qui n'est pas assez répandu pour être compris de tous; ses vers sont plus guipuscoans que biscayens.

Comme le Pays Basque-espagnol est sous le régime de l'état de siège, nous n'avons pas jugé à propos de publier que M. de Arrese est premier lauréat au concours d'Elizondo, (de peur de faire

interdire ces concours à l'avenir), mais on lui fera parvenir le prix.

Son chant a été tiré à 1000 exemplaires, de même que celui de la mort de Roland, heureuse imitation en vers d'un morceau en prose, dont beaucoup de littérateurs se sont occupés. Le véritable auteur fut un Bayonnais, M. Garay de Monglave, et le traducteur basque, un de mes cousins, Louis Duhalde, d'Espelette.

Enfin, je joins au même envoi une lecture faite à la Société des Sciences et Lettres de Cannes (Provence) par M. Blanc Saint-Hilaire, de Grasse. Ce travail aura, paraît-il, une suite. Vous remarquerez que l'auteur n'est pas au courant de ce qui a été publié sur la langue basque depuis un voyage qu'il fit ici il y a une dizaine d'années.

220. (A Madame d'Abbadie. 28 juillet 1879.)

Les bêtes sont des bêtes, et les hommes ne leur ressemblent que trop. M. Flourens tuait les porcs pour savoir si la nourriture animale pénétrait dans l'économie du côté de la moëlle ou bien du côté de la peau. M. Paul Bert fait des vivisections sur les chiens, qui s'en plaignent fort, et il opèrerait sur des Jésuites, s'il l'osait...

Je croyais que M. d'Abbadie enverrait directement les prix à ceux qui les avaient mérités. Ne serait-ce pas encore le meilleur parti? Au dire du bon La Fontaine, il faut en toute chose considérer la fin. Suivant ce qui a été répété cent fois à Elizondo, la Société de Pampelune n'acceptera rien. Les prix feront retour, et comment finir?

Que- les vainqueurs reçoivent double récompense, là n'est pas le mal. Les Messieurs de Pampelune n'ont pas à s'ingérer dans ce que fait M. d'Abbadie, et ce serait là une solution.

Quoi qu'il en soit, je m'empresse, Madame, de vous envoyer la ceinture promise...

221. (A M. Campion, à Pampelune. 29 juillet 1879.)

L'impression des chants basques et leur envoi se sont faits avec tant de précipitation, à cause du peu de temps qui nous restait, qu'à mon retour à Bayonne seulement je me suis aperçu qu'une strophe manque au chant de M. de Arrese.

Le poète finissait par les vers suivants:

Baña uste dot izketa eder au
 Egiten dala zeruan;
 Auche jarri-ta, bizi guztian
 Nik beti daukat buruan,
 Bestela antche ikusiko da
 Ara guazen orduan.

Ces vers n'ajoutent aucun mérite à la composition; bien au contraire, ils sont faibles au point de vue littéraire et, comme pensée, ils donnent prise à la causticité railleuse de ceux qui n'aiment pas *l'euskara*. Ils ne manqueraient pas de les relier à la singulière assertion de quelques auteurs, qui ont prétendu qu'Adam et Eve parlaient basque. Cela nous a valu plus d'une amère raillerie.

Après les accents héroïques, les figures hardies et la magnificence déployés dans tant de chants, cette finale devenait une tache. Il fut donc convenu avec M. Legaz qu'elle serait supprimée, et les premières épreuves furent conformes à cette décision.

Quelle n'a pas été ma surprise, quand j'ai reconnu que, par un malentendu, on avait ensuite retranché la strophe qui précédait celle-là. Je n'ai vu d'autre moyen de réparer le mal que de la faire réimprimer tout de suite, sur un feuillet volant, pour la rattacher aux exemplaires qui vous restent.

Ne m'étant pas trouvé à Bayonne lors du passage du comte Ferdinand de Lesseps, qui travaille comme vous savez à préparer le percement de l'isthme de Panama, je suis obligé de faire une absence, dont je ne peux dire la durée. Mais j'espère que je pourrai vous expédier le feuillet supplémentaire avant mon départ.

J'ai quitté Elizondo en vous laissant tous mes regrets et mon très-vif attachement. Veuillez bien en accueillir la nouvelle expression, et la faire agréer à vos confrères. Il ne faut pas qu'un accident nuise à l'œuvre commune de *l'euskara*. Quoi de plus patriotique que l'union de tous les Basques dans une même pensée!

Vous, Navarrais, vous avez pris une initiative féconde; le Guipuscoa s'apprête à vous suivre; vous verrez la Biscaye s'émouvoir à son tour. Gardez votre primauté. Qui sait ce que nous réserve l'avenir? *Macte animo!*

222. (A M. de Arrese. 6 août 1879.)

Don Felipe de Arreseri bere adiskideak agur.

Zembat ere gizonen orhoitzapenetan iraunen baitu Eskaldunaren omenak, hambat ere errankizunetan biziko da Don Felipe de Arreseren izena. Zure burutik atheratu da, Jaun maite-maitagarria, eskara zaharrak duen eresiarik ederrena; eta ez bihar, ez gero, ez menderen mendez, Eskaldunik izanen deno, ez da galduko gure mendi ibarretan. Ai zergatik ez dugu zure eresia handiko musika? Ja ozenki erantzunen lukete gure tokietako oihartzunek. Atsegin berezia ginduke bidal bazinezagu.

Bayonatik Parisera eta Parisetik mundu guzira joko du zure

eresia bihozgoragarriak, orotan jakin dadien Eskalduna oraino bizi dela Eskalherrietan. Batasun oso bat egin bedi Eskaldun guzien artean. Erdalduna bego Erdaldun; bainan guk behar ditugu bihotz bat eta arima bat.

Egin izan diren huxez ez da orhoitzeko, baizik ere ethorkizunean halakorik berriz ez egiteagatik. Egunak eguna dakhar eta ez da urrun ordua non Eropa guzian jauziko baitire gerthakari batzu, munduaren itchura bertze bat eginen dutena. Kristo Jaunari aihar da gaichtagina, eta Kristok bere bidean oinaz lehertuko du gaichtagina pisti tchar bat bezala.

Nahi lizateke, Jauna, eresia berri bat athera bazineza bake eta batasunaren gainean Eskaldun guzien gogo eta asmuetan; batasuna herriaraldetik herriaraldera, herritik herrira, baserrietarik hirietara; ezen hor dathortzi egunak, ez dire urrun, orenak joko du eta orduan Eskaldun guziek arima bat baizik ez badute izaten, beren mendi tontorrek bezain hazkar eta gogor aurkituko dire.

223. (A M. Manterola, à St. Sébastien, avenida de la Libertad, 26. 7 août 1879.)

Suivant le désir que vous me marquez par votre honorée lettre en date d'hier, je m'empresse de vous envoyer la traduction française du chant de M. de Arrese; la *Semaine de Bayonne* vient de la publier. J'y joins la dernière strophe de ce chant, supprimée par suite d'un malentendu, dans l'édition de l'imprimerie Lamaignère.

Ne me plaignez pas, Monsieur, de l'incident fâcheux d'Elizondo; je n'ai de peine que pour les personnes qui étaient en cause. Il faut oublier tout cela. Cependant un méchant article, offensant la vérité et la bonne littérature, a été lancé à ce sujet par un méchant journal de Bayonne, *l'Avenir*. Le mieux serait de lui répondre par le mépris du silence.

Vous m'invitez à assister aux fêtes que la ville de St. Sébastien se propose de donner le 7 du mois prochain. Je me déciderai difficilement à visiter votre ville en pareil jour, à cause de mon extrême répugnance à paraître dans les solennités. Je travaille pour *l'euskara* dans le silence du cabinet, et n'aime pas à sortir de là; si je me suis rendu à Elizondo, c'est uniquement pour ne pas désobliger M. d'Abbadie qui le désirait.

Le programme de St. Sébastien m'a trompé en parlant de *agorrila*, qui se dit en Soule et Basse Navarre pour le mois d'août. Ici, *buruila* est le mois de septembre.

Les concours littéraires ont une importance dont les Basques

d'Espagne semblent ne s'être pas doutés. En unissant les provinces, dans un amour commun de la langue et de la patrie, ces concours finirent par empiéter sur les divisions intestines. Ramener la concorde, voilà le but. Que chacun se dise Basque et rien de plus.

Le nom des provinces ne doit être qu'une expression géographique: «Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne subsistera pas». Ces paroles de l'Évangile se sont réalisées plus d'une fois et se réaliseront encore dans l'avenir. Les autonomies provinciales, unies comme les divers rouages d'une machine, ont fait la gloire de l'Espagne. Là sera encore le salut de votre beau pays...

Basques, ne soyez pas divisés contre vous-mêmes...

224. (Au prince Louis-Lucien. 11 août 1879.)

Je remercie mille fois V. A. de sa courte lettre du 9...

Saint-Sébastien vient d'ouvrir un concours de poésie et de prose; je mets à la poste son programme basque. Ce programme est déjà modifié comme V. A. le verra dans un article du *Diario* du 7 août.

Quand M^{me} Lamaignère (qui vient de se casser un bras dans une chute malheureuse), a fait imprimer le magnifique chant de M. de Arrese, sculpteur-peintre à Ochandiano, on a, par suite d'un malentendu, supprimé la dernière strophe. Je vous l'envoie en feuillet détaché, et en même temps un N.º de la *Semaine de Bayonne* reproduisant le chant entier avec traduction française. Le *Courrier* ne l'a pas admis; il eût été arrêté à la frontière. Les provinces basques sont sous le régime de l'état de siège, et c'est sans bruit que j'y ai fait parvenir ce beau morceau de notre littérature nationale.

225. (A M. Damazo Legaz. 11 août 1879.)

Don Damazo Legaziri agur.

Nahigaberekin itzuli naiz Elizondotik zuri tinkatu gabe eskua. Ene gura guzia leiteke gure urhax tcharrak bidegaberik ekhar ez baliozoke gure Eskarari. Guzia-gatik, othoizten zaituztet, Anaya Nafarrak, bat, bat, bat, egin zaitezten elkarren artean; —ez bakharririk elkarren artean, bainan oraino Eskaldun odola daukaten guziekin. Eskara izan bedi zuen biltoki, zuen batgarri. Nihoiz ez duzue izanen (eta iduriz laster) ordu behar-handiagoririk. Hor heldu dire egunak, eta urthe asko gabe, Eropa guzia iharrosiko duten egunak.

Jainkoak berak daki zer gerthatzera dihoan. Frantziatik hasirik, Italia eta gero Espainia khordokatuko dire beren erro edo sustrayetan. Erdu! erdu! Arresek dion bezala, erdu Bismarck latza; erdu

nola itzultzen den Erromako aldera; nola berekida (edo autonomia) ematen dion Alsasa-Lorrenari, eta agintzen Hanobrari eta bertze ebatsi dituen tokieri. Gaitz gaitz, zail zail, gogor gogor erakutsi izan du bere burua. Bainan argiak ditu begiak. Ohartu da nahastura handi bat jauztera dihoala; aintzinetik nahi ditu neurriak hartu, onhesbideak eta bat-tasuna ezarri Alemanian, bazter guziak ikaratzera deramatzan ordurako. Nihork ez du ezagutzen ordua, bainan ez ahal da urrun urrun. Jainkoak lagun begaitza!

Zuek berriz, Eskaldun Espainiakoak, bat egin zaitetze; guziak Eskaldun; guziak bat. Zuen berekida bat-tasunetik athera behar da. Bere baithan bi aldetara dagon tokia galdua da. Hori da Kristo Jaunaren hitza. Nork erran zezakeen gerthukigo? Izanen dire (ez nuke nahi) zuen artean zembait gizon berekoi, geldi geldi, gibel gibel egonen direnak. Egur iharra surako da, zuhaitz alferra ebakitzeko. Hoyerri erran behar zayote Kristoren ahotik. Ez du iduri Espainian gaina duten gizonek baduten aski adimendu ezagutzeko nondik eta nola Espainiak izan dezakeen bere on eta gozoa. Eskaldunek, zeronek behar duzue ezagutu oraiko zuen urhatsek paratuko dutela geroa.

226. (A M. de Arrese. 25 août 1879.)

Don Felipe de Arreseri bere adiskideak agur.

Atzo ikusi dut Murde Abadie eta harritu nau erran darotadanean, Iruñatik ez duzula jakin berririk batere. Hango Jaunekin solas egin dudanean, errana izan zen etzela Elizondon erantzunen zure eresia ederrak eraman zuela hitz negurtuetako lehembiziko saria, zeren Nafarroak egun gaitzak ikusten dituen.

Eta nola asko haro tchar baitzerabilan gizonen artean, ziotenaz Gobernuua khechu zela Elizondon atherako ziren gauzez eta debeku emanen zuela armadako buruzagiak, Elkargoako jaunak goan ziren buruzagi haren gana eta erran zioten Elizondon etzela politikazko solasik izanen.

Aria hortaz, ez da erantzun deusere orduan hitz neurtuetako sariaren gainean. Bainan Iruñar jaunek erran zuten, gutun batean zerorri buruz ezagutaraziko zarotzutela zure eresiak irabazi zuela lehembiziko saria.

Nola ez dute egin hori? Zerbait gibelbeldurrez naski. Guzia gatik, zure eresia atheratu da mila kopiatan eta gero Bayonako *Semenan* 1500 kopiatan, Frantseseko bihurtzarekin batean.

Atsegin handirekin izatu dut hil hunen 19^m zuk bidali darota-

dazun gutuna, bai eta musika; eta guziz gogoia atzeman darot zure iduriak. Milaka eskerrak zure orhoitzapenez.

Jaun maitea, ez da izitzeko Eropara dathortzen egunez; bai latzak izanen dire zembaitentzat, eta ene ustez, arinenik Espainiarentzat, zeren azkenik horrarako baitire. Hemen gaichtaginak ditugu nagusi; bazter guziak nahasten dituzte; Elizari gerla gorria egiten diote; eta makhurrik baizik ez baita sortzen hortarik, eguna heldu da non gainean direnak azpira ereriko baitire. Jainkoak berak baxharrik daki noiz eta nola.

Guk laster nahi gindukeen arren, harek nahi bezala goanen da. Gauza gerthua da ordean gaichtaginari emanen diola azpia, zeren zuzenari ez baitio nihoiz khenduko bere bidea. Frantzia higituko denean, Italiak sendituko du lehenik. Iduriz, Espainia begira egonen da behin; gero ez. Aria hortaz Eskaldunak batera bil beitez aintzinetik, ordua ethortzen denerako; oraidanik gogor-gogorrek bat jartzen badire, begira (en expectative), segur zuzenak eramanean du berea. Erdaldunak higituko direnean, Eskaldunak hetarik berezirik egon beitez, hitz batean (*fueroak*), gogor hortzak erakutsiz, eta hauzia ez dute galduko.

Aldiz, ez bazarete bat, hori ditake zuen galgarri bethi guziko. Berartan bi aldetara dagon tokia galduko da, dio Kristo Jaunak. Zuen zorion edo zorigaitza hortarik dihoa. Lurraren, etchearen eta Elizamaren amorea gatik ehortzi, lurpetu behar ditutzue zuen arteko makhurrak.

Eskaldunak, Eskaldunak, etzarete ez Kastillar, ez Aragones, ez Andaluziar; zaudete fidel Eskaldun izenari. Oraidanik ikhus zatzue, hor heldu diren egunak; eta orduan zuen lurra ez badago bi aldetara, zuen zuzena garai geldituko da. Jainkoa bera izanen duzue laguntzaile. Ihes diabruari eta makhurra maite duteneri.

Jaunak zutaz; zure etcheaz, herriaz eta maite ditutzun guziez izan beza artha. Bihotz! bihotz!

227. (A M. Antoine d'Abbadie. 4 septembre 1879.)

Il n'est pas étonnant que votre Basque d'Irun n'ait pas compris les expressions contenues dans l'invitation que vous adresse la Société de Saint-Sébastien pour l'avancement des études sur la langue et l'histoire des Basques. Elles n'appartiennent point aux divers dialectes guipuscoans, mais bien à Larramendi et à la théorie d'après laquelle le savant Jésuite a traduit en basque le Dictionnaire de l'Académie espagnole.

Ainsi, la Société se qualifie et qualifie la députation de la pro-

vince de *chit geidiatia* (de *geitu*, augmenter). Mais Larramendi n'est pas venu chez moi, avec culotte à l'envers. C'est pourquoi, sans trop presser le texte des Messieurs de St.-Sébastien, je puis donner le sens exact de leur missive.

Le président de la commission vous annonce que la Société de cette ville, à cause de son grand amour pour la langue et l'histoire du pays, a jugé qu'elle doit tous ses efforts à leur conservation et propagation. Elle porte respectueusement à votre connaissance que le 7 aura lieu un concours de poésie avec la plus grande solennité possible, vu l'aide que lui prête la députation provinciale.

Sachant votre attachement au pays, à la langue, et aux vieilles coutumes basques, et se souvenant que vous avez été le premier parmi nous, il y a 20 ans et plus, à ouvrir des concours littéraires, le président de la Commission a décidé qu'il vous serait adressé deux exemplaires du programme arrêté, et il vous fait l'invitation très-respectueuse de vouloir bien honorer ces fêtes de votre présence, ce qui serait infiniment agréable à ceux qui ont décidé de les célébrer, et à la Commission qui les a préparées. Que Dieu vous conserve de longues années.

Voilà ce que vous mande la Société de St.-Sébastien. Je regrette de ne pouvoir assister à cette solennité...

228. (A. M. Phil. de Arrese. 26 septembre 1879.)

Berant ihardesten dut zure azken gutunari eta oraino ez nahi nukeen bezala, zeren chehetasun zerbait nahi bainuen Aldalur eta Inchauspe jaun apezan ganik. Ez nakien zer edo zer gaztiatu zarotzuten, don Juan Basozabalen arartekoz; eta hortaz gainerako, ez nituen ongi aditzen zure eresia berrian hitz guziak, bereziki 5 garren eta 7 garrenaren koplekako akhabantzaz; 8 garrenean guti, eta 17 garrenaren akhabantzaz ere ez. Aria hortaz Inchauspe jaunaren eskura eman nuen eresia hori, ikus zezan Aldalur jaunarekin. Bainan horra non bat batean biak goan behar izan diren bata Jaun Apezpikuarekin eta bertzea Espainiara. Ez dut bada geroagora utzi nahi zuri ematea albiste on zerbait.

Asmu on eta ederra da zerutik Tubalen agertze hori; bainan Eskaldunek ez dezakete niholaz ongi har Eskara ama hila dela. Hori antola dezazuke errezi, Tubalen ahoan ezarriz hunelako hitzak: «Uste duzu hila dela zure ama; ez, bizi da oraino; lo datza; egia da, gaztelatarrak eman saki eta sarraskiek eritu dutela, bainan ez dute atheratu burutan zuten gaistakeria.» Orduan Tubalek ukitzen du labaruz Eskara, eta Eskarak idekitzen ditu begiak; chuti-

tzen da, eta zuk laguntzen duzu mendi gora batetara; han dago burua harri baten gainean marraskaz, bere umei laguntza eskez.—Nola lagunduko dute ongi beren ama maitea? Nola atheratuko dira berak oraiko hestura gaitzetik? Gauza ageria da, eta guk bazterretik gaudezinek garbiki ikusten duguna, zuen zorigaichtasuna ethorri dela zeren askok utzi dituzten herriko egitekoak eta sarthu zareten Espainiakoetan.

Zer zintuten ikusteko Espainiako nahaskerietan? Eskaldunek behar zuten Eskaldun gelditu eta ez bertzerik. Eropako gizon zuzen eta Kristau on guziek badakite, erreboluzioneko izpiritua sartu dela (oi zorigaitza!) Espainiako hirietan eta armadan, eta horra zergatik Espainiak ez duen bake onik izanen ukho egin dezan arteraino mundua nahasten duen izpiritu gaichtoari.

Gu gare Frantzian makhurrenik; bainan ez dezake horrek luzez iraun; eta guk lurrera artikiko dugunean gure kapa tzarra, inguruko populu guziak iharrosiko dira. Orduan goanen da Eskalherriaren gora behera, orduan Eskaldunak izaten badira guziak bat, eta ez bi aldetara jarriak, Eskaldun leyal eta ez erdarazale, fueroak itzuliko zaizkitzue. Bertzela, adio, adio behin bethirako.

Erreboluzionaren politika deitzen *kosmopolita*, erran nahi da toki eta jendaki guzietara hedatzen dena. Eta politika horren azken hitza, hitz gordea, hau da: Kristori gerla. Horra egi egia, ez jakinek uste ez dutena. Bada, Kristo bera gerlari hazkarra da, eta ez dugu sinesteko garaya emanen diotela bere etsayeri. Bihotz beraz, Eskaldunak, bihotz! bat izaten bazarete ordua dathorrenerako, zuena izanen da garaya. Bainan orai, orai berean duzue bat egiteko ordua. Ez gero, orai.

Aria hortaz erran bear diozute: «Anayak, gure bat izatea hunetan datza, ez sartzea Espainia nahasten duten solasetan. Hori da guzia. Kristok berak erran duena: *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos*, —utz-kitzue hilak beren hilen ehorztera. Hori da Eskaldunen hitz salbagarria; hori egin gabez sarraski eta sakiak eman diozotzue zuen amari. Bainan ez da hila, bizi bizia da, eta biziko ere, ez baduzue zeronek akhabatzen. Hunelatxe izpiritu eta gogoak herritar onek sarrarazi behar dituzte politika kosmopolitera lerratu izan diren zoratueri. Ai! adi banindezate!! Erranen dut berriz ere hitz latza: Aditzen ez badute: egizue zilo handi handi bat eta hartan sar zazue zuen ama. Bada, amaren hiltzaileak madarizionearen azpian hilen dira berak ere; ez da heytentzat zeruan barkhamendurik.

Nafarroak hasi du lan ona, eta jarraiki zayo Donostia. Jes'eta

ichilik egonen othe diren Vitoria, Tolosa, Bilbao? Hori laiteke mingarri. Eskararen sustrayetik athera behar dira gando berriak, bertzela Gaztelatarren oimpera zohazte. Orai atsekabe duzue, bainan gerora gehiago izanen duzue, burua beheratuz egoten bazarete. Oraino erdizkache zaphatzen zaituztete Gaztelatarrek; ez badi-tutzue buruak goratzen, geroago eta zaphatuago zaitezket; ez duzue azkenean izanen gehiago Eskaldun buruzagirik, zuen egitekoak erdaldunen eskuetara goanen dira guziak.

Gerthatuko zaitzue guri gerthatu zaikuna. Lehen gure aitek etzuten uzten Frantses aintzindaririk beren bilzarretan sartzera, eta gure fueroak galduz geroztik ez dugu Frantses aintzindaririk baizik ikusten. Gure egiteko guziak heyen eskuetan daude eta manu guziak heyen ganik ditugu.

Etzarete oraino galduak; hurbil bai. Bainan lau probentziak bat bat egiten bazarete oraidanik ordu onerako, hori duzue altchazteko bide baxharra. Diot oraindanik zeren holako batasun hazkarraren egitea ez baita egun bateko lana; urrundani hasi behar da. Jainkoak lagun bezaitzate.

Agur, Jaun maitea, bihotz eta osagarri desiratzen darozkitzu zure adiskideak.

229. (Au même. 30 septembre 1879.)

Hil hunen 26^{ko} gutunean ez naiz mintzatu zuk bidali aldamenez. Lehembiziko koplan ematen duzu *amaitu*, *atsotu* khenduz. Aldamen hori ongi dathor, nahiz amaitu ez den hemen erraten. —3 garren koplan: «Nun dira orain orain nigarrak? Nun dira neure begiak?» Hori da *retorikamente* asmu ederrenetarik eta segurki khendu behar ez dena. Non atzeman ederragorik? Azken hitz hautan «Nun dira neure begiak», iduri luke zerbait eskas dela. Bainan ez, izpirituak bethetzen du horgo huts iduria. —5 garren koplan ematen duzu «egi egiaz» eta khentzen *arrazoiagaz*. Ez delarik eskarazkoa, azken hitz hori egokiago da senxuari, bainan eskara garbian erranen da «aria onez». — garren koplan: «Eskeraz itzik egin nai ez-da». Hori hobe da *gorroto* baino.

Gainerakoan, eresi hortako makhurra hau da, ez duzula bethi negurria begiratzen. Zortziko horrek ditu behin hamar, eta gero zortzi ozka.

Es | ke | raz | i | tzik | e | gin | nai | ez | da (hamar ozka).

Go | zau | nai | be | re | fo | ru | ak (zortzi).

Koplatzean (improvisando) kantariiek itzal ditzazkete beren hux negurrietakoak; bainan ezina hori imprintan eta nihondik ez daiteke

hitz negurtua ongi athera. Horrelako huxen estalgarri izaten da batzuetan ebakidura (élision), hala-nola ezarriz *gur-aita, ait-et-ama*. Gutxi behar da holakorik. Ahalaz eginen duzu eresia berrian. Ikusi badituzu Donostian argitara eman kantuak, ez duzu atzemanen Frantziako Eskaldunen hitz negurtuetan holako huxik.

Uste dut ongi atheratuko duzula oraiko lana, zeren buru-buruko asmaua ona baita, eta hori da gehienik mengoa den gauza. Nahi niokete Eskalduneri othoitz egin ez detzaten ukha bere arbasoen odola eta beren herria; utz detzaten bazterrera beren alde beren buru Españolen nahaskeriak. Orhoit beitez zerk galdu dituen fueroak. Ai zer behar zuten sartu liberal konstituzional progresist eta holako bertze nahastarien artean. Zorokeria lastimagarria! zergatik etzarete gelditu Eskaldun, mendi tontor bat bera gelditzen den bezala? etsaya zuen artean sarrarazi duzue.

Ez dut uste gehienek bazakiten zertara zihoazen; guti gutiek ezagutzen zuten nora zaraman bide horrek. Espainiako gobernu ederra athera dute, horrek ebatsi eta jan ditu Elizaren eta pobreen onthasunak, eta Espainia gelditzen da lehen baino pobreago.

Ikusiak ikusi, orai bedere Eskaldun guziak batera bil beitez, ezik behartuko dira; hor dathor ordua beren batasunak salbatuko dituen, boz bat baizik ez badute izaten. Bainan aintzinetik, oraidanik, behar zarete hortan jarri; zeren ez baita holako antolamendua tupust egun batez egiten.

Zuk, zure aldetik, egizu bihotzez, don Felipe maitea; herriarenzat eta Jainkoarentzat izanen da zure lana.

J.-B. DARANATZ

(*A suivre.*)